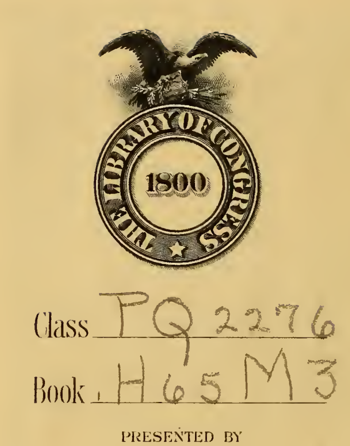


LES

MARRONS

PAR

L.-T. HOUAT

(de l'Ile Bourbon).

Orné de 14 jolis dessins.



Paris,

EBRARD, LIBRAIRE, PASSAGE DES PANORAMAS, 61.

1844.



S. T. Armstrong,

LES

MARRONS.



PARIS. — IMPRIMERIE DE PAUL DUPONT,
Rue de Grenelle-St-Honoré, 55.

LES
MARRONS

PAR

L.-T. HOUAT

(de l'Ile Bourbon).

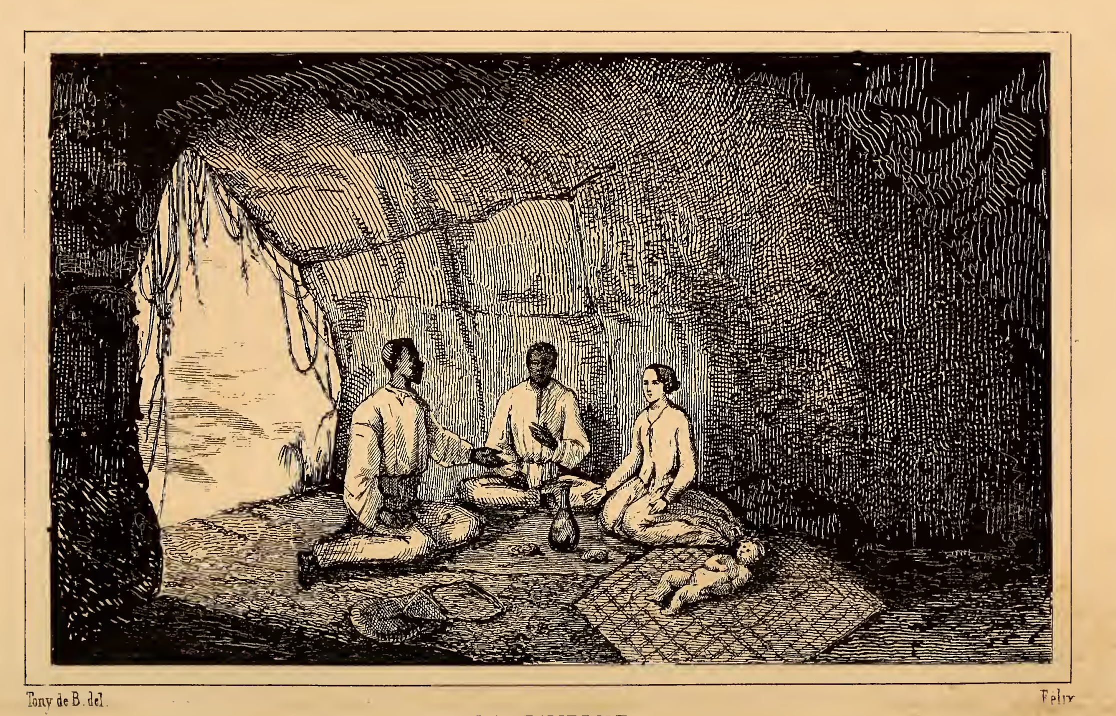
Orné de 14 jolis dessins.



Paris,

EBRARD, LIBRAIRE, PASSAGE DES PANORAMAS, 61.

1844



Tony de B. del. Félix

LA CAVERNE



Tony de B. del. Félix.

LE CONCILIABULE.

LES MARRONS.

I.

CONCILIABULE.

Le soleil depuis longtemps avait quitté les bords de l'Océan des Indes, et la nuit, ordinairement si belle et si limpide, secouant ses ombres et sa fraîcheur, sous le ciel brûlant des tropiques, était nébuleuse et ne laissait poindre aucune étoile.

Le nègre venait de quitter ses longs travaux pour se blottir et se délasser un peu sur la pauvre natte en paille, unique mobilier de son ajoupa. Dans les établissements sucriers, le silence succédait à la voix rauque et terrible du commandeur; le coq avait fait éclater au loin son premier chant nocturne: c'était le signal du repos; et, si ce n'est un petit oiseau solitaire, le *tectec*, qui, de temps à autre, s'élançait d'une branche isolée, et, semblable à l'alouette, s'élevait à pic, en frappant tout à coup les airs de son cri sec et monotone; rien ne se faisait plus entendre au sein de la campagne.

A cette heure, en l'année 1833, quatre individus, presque nus, sortaient d'une même habitation coloniale; marchant sur la pointe des pieds, ils traversaient, chacun par un chemin différent, un vaste champ de cannes à sucre, qui s'étendait comme un vaste tapis vert au pied des *Salazes*, chaîne des plus hautes montagnes de l'île Bourbon.

Ces hommes, à l'exception d'un seul qui

était né dans la colonie, étaient des indigènes de la grande île de Madagascar, que le commerce de la traite avait enlevés de leur pays et mis en esclavage chez les blancs.

L'un appartenait à la tribu des Ovas ou Amboilames, qui paraissent tirer leur origine des blancs et des Malais; l'autre à celle des Antacimes, de couleur et de traits taïtiens, tribu vaincue et subjuguée, comme la plupart des peuplades madagasses, par ces mêmes Amboilames ayant pour chef le fameux Radama ; le troisième enfin à celle des Sçacalaves, descendant des Cafres et des Arabes et que les Ovas n'ont jamais pu dompter, quelques guerres acharnées qu'ils leur aient toujours faites. Mais, courbés alors sous le même maître, tous quatre n'étaient pas seulement des égaux en misère, ils étaient aussi des amis qui maudissaient la même chaîne.

Au bout d'une heure environ qu'ils allaient ainsi, cheminant à la façon de l'autruche,

mais s'arrêtant, prêtant l'oreille à chaque pas, et, pour éviter toute rencontre d'homme et ne pas se trahir, choisissant toujours des sentiers obscurs et peu frayés, ils arrivèrent presque ensemble à une espèce de muraille hérissée de piquants inabordables, et formée par des massifs d'aloës, de raquettes et de sapan, comme on en voit ordinairement plantés, pour clôture, aux confins des habitations coloniales.

Certes, il fallait plus que de la témérité pour oser, surtout le soir, se frayer un passage au travers d'une barrière si dangereuse. Cependant ils s'y mirent, et, moitié à quatre pattes, moitié sur le ventre, passant par les endroits les moins fourrés, non toutefois sans y laisser accrochés aux épines quelques lambeaux de leurs hardes et même de leur chair, ils traversèrent la formidable clôture, et puis ils débouchèrent dans une de ces plaines qu'on appelle *savanes* aux colonies.

Là, seul et isolé, un énorme tamarin se

dressait comme un grand spectre au-devant d'eux. C'était, aurait-on dit, le génie de l'endroit. Il dominait la savane, et ses branches nombreuses et touffues, qui s'étalaient et se recourbaient autour de lui, formant un vaste cône, y couvraient la terre d'une ombre que le soleil brûlant même ne pouvait tarir. Aussi bien souvent le nègre, errant dans ce lieu aride, accablé de fatigue et de chaleur, avait-il dû recourir à son abri et le bénir comme un dieu protecteur!

Arrivés à cet arbre gigantesque, sous lequel on ne pouvait craindre d'être vu, mais d'où l'on pouvait, au contraire, embrasser du regard tous les points d'alentour, ils s'arrêtèrent les uns après les autres, comme s'ils s'en étaient donné le mot, en se rangeant dessous dans une attitude d'autant plus caractéristique de leur but que l'obscurité de la nuit y prêtait sa majesté lugubre.

—Oui! — dit aussitôt le Sçacalave d'un ton réfléchi, et comme s'il poursuivait, au

lieu de commencer une conversation ; — assez frères, assez d'être esclaves!...

— Assez! oui, assez comme ça ! — répétèrent tous les autres d'une voix étouffée.

— Après tout, — reprit le même avec chaleur, — pour nous, frères, qu'est-ce que la mort?... Pouvons-nous la craindre? Qu'avons-nous donc ici dans ce monde? — joie? repos? bonheur? — Infâmes moqueries! — Travail dur, continuel, toujours pour le maître; coups, misère, servitude sans fin, voilà, voilà le vrai, le réel, oui voilà notre lot à nous! et, frères, sont-ce là des liens qui cramponnent à la vie? Je la maudis cette vie! oui, je la maudis, car j'y suis comme dans la fournaise du volcan qui pétille là dans le morne! Aussi le sommeil, bon dieu du maître et de l'esclave, n'est plus pour moi qu'un fuyard, un vieux marron! Mais reviendrait-il encore, que je le repousserais tel qu'un mauvais envoyé! Nos maux n'ont pas à se laisser tromper. Le noir qui dort sous le joug, c'est l'animal qui dort dans la

boue. C'est un damné, frères; il peut grogner, mais il ne sortira pas des griffes qui le serrent...

J'ai là encore, tourmentant ma tête, ce moment si horrible où l'on m'arrache de la grande terre, de cette terre où j'ai tout laissé! où des trafiquants rapaces me couvrent de chaînes, et, tel qu'un ballot de coton ou de sucre, me jettent et m'arriment dans la cale d'un navire! Ah! comment donc, à la vue de ces odieux commencements de ma dégradation, ai-je pu comprimer, retenir les élans de ma révolte? Comment, pour leur ravir au moins la rançon de mon esclavage, ne me suis-je pas tué, en m'étranglant sous les yeux mêmes de ces contrebandiers barbares? Mais ma mère!.. oui ma mère!.. la voyant enchaînée près de moi, sa vue m'a étourdi, m'a désarmé!... Force ou faiblesse, n'importe, j'ai pensé qu'il fallait vivre, sinon pour moi, du moins pour elle... j'ai pensé qu'avec le temps d'ailleurs je pourrais peut-être, à force d'habitude et de combats, limer ou briser ma nature, étouffer les cris de ma conscien-

ce, oublier l'indépendance, le pays, la famille, enfin me résigner, me soumettre à mon sort d'esclave!... Hélas! à quoi m'ont servi cette épreuve et cette longanimité du joug?... J'ai vu ma mère tomber ensanglantée sous le fouet du commandeur,... je l'ai vue tuée, morte! et je n'ai pu la secourir, la venger!... Ah! frères, on n'est pas seulement le bœuf qui traîne la charrette... malgré tout, il vous reste encore, quoique esclave, un sentiment, un instinct d'homme... et cet instinct s'est réveillé chez moi avec un redoublement de cris que je ne puis rendre, mais que chaque coup de la lutte n'a fait qu'augmenter... et voilà qu'au lieu de m'être assoupli, dompté, je suis devenu un véritable caïman! mon cœur s'est repu de tant d'aversion pour l'esclavage, et de tant de haine contre la race des maîtres, que maintenant j'en regorge au point, frères, d'être capable même de me venger lâchement!...

Il s'arrêta un moment, comme suffoqué par d'indicibles émotions; puis il continua avec un accent plus calme :

— Sans doute, les rigueurs du maître n'ont pas augmenté ; mais dites, frères, peuvent-elles être encore plus...? Y a-t-il une place sur notre corps où mettre le doigt, sans rencontrer, sans sentir le sillon du fouet? Je ne dis pas le chien de la maison ; c'est le camarade, l'ami du maître ; mais le cheval de selle à l'écurie n'est-il pas mille fois mieux traité que nous ?... Lui, il a des domestiques, plusieurs d'entre nous, à son service,... il se promène et se repose,... il a de l'herbe et du grain en abondance... Aussi, voyez, il est fier, altier, gras et luisant. Mais nous, frères, n'ayant, jour et nuit, que travail, coups et misère,... écorchés, maigres et affamés, nous baissons la tête, nous tremblons sur nos jambes, nous avons honte de nous montrer aux autres hommes.... Et cependant, l'on parle chaque jour de notre bien-être!.. Le connaissez-vous, frères? Où donc est-il? Si, profitant du moment qui nous reste pour le sommeil, nous voulons nous délasser un peu, faire quelques pas hors de l'atelier, le pouvons-nous? La maréchaussée n'est-elle pas là qui nous guette au coin de

la borne, et qui fond aussitôt sur nous comme un loup?... Elle nous attrape, nous garrotte, nous conduit à coup de plat de sabre à la geôle, où nous passons dans un cachot le reste de la nuit,... et demain, nous voilà, de bonne heure, au poteau du grand bazar, exposés nus, fouettés jusqu'au sang, et, après cela, balayant les rues la chaîne au cou! — On nous reproche aussi notre gourmandise!... Quelle' est-elle, et qu'est-ce qu'on nous donne à manger? Un morceau de manioc!... encore on nous le jette comme à des pourceaux! Frères, n'est-ce pas seulement pour nous empêcher de mourir?... Et quand, poussés par la faim, nous sommes surpris cueillant, par hasard, un faible épi de ce maïs, pourtant planté par nous, arrosé de nos sueurs, y a-t-il d'assez horribles tourments pour nous? Si l'on ne nous tue pas, après nous avoir exténués de coups, on nous tord les membres, on nous lie, on nous sangle les deux pouces avec de la ficelle qu'on mouille, et l'on nous suspend ainsi durant des heures et des heures à l'un des arbres de l'habitation,...

puis on nous rive au cou d'énormes cercles de fer à branches,... on nous enserre la tête ou les pieds entre deux poutres, au bloc ou courbari; enfin, ne va-t-on pas, pour nous empêcher de manger le fruit qui tombe de sa branche, jusqu'à nous placer un baillon à la bouche?... jusqu'à nous arracher les dents?... (1) Assez, frères, assez d'être esclaves! Il est temps d'avoir notre cœur! Il est temps de secouer la chaîne, de nous venger en hommes! A la révolte! C'est notre cri, notre dernier travail! A la révolte! Parcourons les ateliers! Soulevons-les tous à la fois! Eclatons comme un ouragan sur l'île! Oui, vengeons-nous! — Incendions ces champs tout fertilisés de nos douleurs! Abattons ces demeures enrichies de notre esclavage! Que leurs débris couvrent la terre, et que cette terre imbibée de nos sueurs soit engraissée par le sang de ceux qui nous tourmentent!...

(1) Ces excès paraissent incroyables : ils ne sont malheureusement que trop vrais. On a pu voir dernièrement encore, dans les journaux, les atrocités répétées et commises à Cayenne.

Un grognement comme un écho sourd répondit à ces mots de vengeance. Après quoi l'Antacime prit la parole et s'exprima ainsi :

— Frère Sçacalave a rappelé des choses qui font tomber des larmes sur le cœur : je ne peux parler comme lui ; ma langue n'a pas l'instinct de mes pensées ; avec cela, dire ce que l'on m'a fait, c'est impossible ; mais je m'en souviendrai toujours... J'étais un petit garçon tout enfant encore, lorsqu'on m'a volé dans mon pays ; je gardais nos bœufs dans les champs, et, à la brune, quand j'allais rentrer chez nous, quelqu'un m'a saisi par le corps ; je me suis débattu, j'ai crié, on m'a fermé la bouche, on m'a frappé, on m'a fait peur de la mort ; et, après m'avoir amarré les bras derrière le dos, on m'a enlevé comme un rouleau de bois, en m'emportant bien vite et bien loin...

— Ah ! que cela fait mal !...

— Et vous comprenez mes larmes et mon

désespoir, en pensant à ma famille, en me voyant devenu esclave!... Rendu à bord, on m'a dégagé les bras, mais on m'a mis en prison dans une barrique avec plusieurs autres; j'ai vu, plus tard, que nous étions beaucoup sur le navire ainsi foulés dans des barriques; et cela, pour cacher, je crois, la contrebande de nous-mêmes... Mais il n'y a rien pour rendre ce qu'on souffre là, frères, dans cette espèce de cercueil, serré entre des malades et des morts,... privé de votre respiration,... mourant de chaleur, de soif et de faim, et n'ayant à boire et à manger que des choses sales, puantes...

— Oh! c'est horrible! — interrompit l'un d'eux. — Je connais cela, moi, car on m'a fait manger, à bord, de la chair de nos camarades; et, quand nous avons été poursuivis par un autre navire, on a jeté mon frère avec d'autres tout en vie à la mer!...

— Je ne sais, — reprit l'Antacime, — ce que l'on nous a fait manger à nous. Mais la

viande qu'on nous donnait était bien mauvaise, bien dégouttante..., le cœur me monte à la bouche, quand cela me revient... Je ne puis dire, non plus, si l'on a jeté à la mer de nos camarades encore vivants, — j'étais trop jeune pour le savoir; — mais on a pu le faire aussi, puisqu'on tuait à coups de barre celui qui mettait la tête hors de la barrique...

— Quoi! comme on tuerait la tête qui veut sortir de l'eau pour respirer ?

— La même chose!

— Ah! Dieu ne peut pas oublier çà!

— Ni moi non plus, frères; car il me semble voir encore, deux de ces malheureux, la figure écrasée, retomber sur nous, en se débattant pour mourir, et en nous couvrant de leur sang... Cependant nous sommes restés ainsi pendant des jours et des nuits qui ne finissaient plus; et, après ce temps, qui m'a paru si long que je n'ai pu le retenir,

on nous a enfin débarqué à Bourbon, en nous prenant comme si nous étions morts, en nous empilant vite, vite, dans de petites pirogues, qui allaient, pleines à couler bas, nous vider sur les galets de la plage... et là, j'étais si faible, on m'a tant battu pour me faire lever et marcher, que ma tête a tourné, et puis je n'ai plus rien senti jusqu'au moment où je me suis trouvé couché dans un grand hangar... Mais, en m'éveillant, j'ai regretté ce bon sommeil,... j'aurais voulu le voir durer toujours,... je ne souffrais plus... et j'ai tant souffert depuis, j'ai tant senti ce que c'est que la vie ou la misère du nègre!... Ah! frères, on vous bat et vous écorche... on vous fait mourir de faim ou de coups... cela fait mal, c'est vrai; mais quand on prend votre femme, vos petits enfants, on les vend à l'enchère publique... on les bat tout nus devant les yeux de tout le monde.. Oh!... c'est plus que de la souffrance!.. le corps ne sent plus rien, et cependant, bon Dieu! on sent tant de mal qu'on est comme fou, on voudrait tuer quelqu'un, ou bien se faire mourir...

— Écoute ici! — le maître a dit l'autre jour à la petite Kaïla, — continua le même en prenant un autre ton, — elle n'a pas voulu; parce que les yeux du maître avaient comme un mauvais penchant. — Allons! viens ici ma petite négresse!... — Kaïla a baissé la tête, et n'a pas plus obéi. — Veux-tu venir ici quand j'ordonne!... — Et voyant que Kaïla avait plus peur de cette chose-là que de lui, le maître a dit qu'on l'empoigne; et, après l'avoir fait battre, la robe levée, l'a fait raser à la tête et mettre dans le fond du cachot.... Vous avez vu, longtemps, Ravana la jolie, avec un gros collier de fer au cou, et les cheveux tout coupés... ça été aussi pour la même cause. Il n'y a pas de justice, ni de *bordage* à côté du maître qui peut tout faire; et, quand il tue, si quelqu'un en parle, il répond qu'on est mort de maladie, comme il a fait pour Namcimoine et Songol, avec d'autres encore... A dire la vérité aussi, frères, nous avons notre faute. Nous sommes complices de notre misère. Il y a longtemps que ce serait autrement si les esclaves n'étaient pas

comme ils sont... Regardez : avant-hier le petit enfant de Koutkel a ramassé une mangue, un méchant fruit dans l'habitation ; et, comme il avait faim, il l'a mangée : on l'a dit au maître, qui ayant commandé, un noir tenait l'enfant, un autre le battait, et le pauvre petit être est sorti de là tout abîmé de coups... Et puis qui fouille les trous pour mettre le ventre des femmes enceintes que le maître fait fouetter ? qui nous amarre et nous sangle au *quatre-piquets* ? qui remarque et rapporte tout ce que nous faisons ? enfin qui exécute et va au-devant de tout ce que le maître dit et veut faire de méchant, de barbare ?... Oh ! oui, frères, les noirs sont complices. Ils flattent les maîtres qui les rendent si malheureux ; ils leur obéissent et les soutiennent contre eux-mêmes, au lieu de s'entendre comme de bons amis, de leur refuser de l'appui, de leur ôter le moyen de mal faire ; au lieu de se réunir, se lever en hommes et d'aller tous ensemble leur dire : « *Nous avons des pieds et des mains et du sang comme vous, et nous ne voulons plus être foulés*,

pétris !... » A présent que, pour tenter cette chose-là, nous sommes ici en Kabar (1), mon cœur aussi rit tout seul, tant il est content... Mais si nous réussissons, frères, ne dévastons rien, n'assassinons personne; —cela fâcherait le bon Dieu;—nous sommes assez forts pour être libres sans tuer; et puis, ces champs, ces maisons, pourquoi les brûler, les détruire? Ils n'ont pas fait de crime, et nous en aurons besoin nous-mêmes, quand nous serons libres... Oui, frères, sans verser de sang, ni dévaster l'île, nous pouvons faire notre soulèvement. Voici: — quand nous aurons bien causé, et que nous serons bien d'accord sur tout, nous irons, chacun de notre côté, dans les établissements, parler aux amis, gagner les

(1) *Kabar*, qui s'est créolisé à Bourbon, provient du Madagasse et porte la même signification que le *kava* de certaines peuplades de l'Océanie: assemblée, réunion, délibération ou conférence. — Ce rapport dans le langage, ainsi que la ressemblance qui existe entre la couleur, les cheveux et les traits des Madagasses et ceux des Polynésiens, fortifient l'opinion qu'on pourrait avoir de l'identité de ces peuples.

bandes, faire des *ensembles;* le jour de l'affaire arrivé, nous nous lèverons en masse, nombreux comme nous serons, on n'osera pas nous résister. Nous dirons tous ensemble: *nous sommes libres!* et nous serons libres. Les maîtres vivront dans le pays, mais ne seront pas plus que nous; autrement nous leur laisserons des navires pour s'en aller. Voilà; j'ai dit comme je sens, et comme j'ai pu. Maintenant à un autre.

Ici le Sçacalave voulut répliquer; mais, sur la remarque qu'on lui fit que la parole revenait au Câpre, il céda aussitôt, en invitant lui-même son compagnon créole à opiner. Après un moment d'hésitation, celui-ci se mit au milieu des autres, et dit:

— En venant ici, frères, ma pensée disait: nous ne parlerons pas; nous écouterons, nous suivrons les autres. — A présent vous voulez entendre. Eh bien! ma langue causera. La chose a des épines. Mais le silence de la bouche ne doit pas faire crier le cœur.

Je ne dirai pas tout ce que j'ai senti, tout ce que j'ai souffert. A quoi bon, frères? Hélas ! nous savons trop ce que c'est que la vie d'esclave ; et vous raconter nos tourments ne serait pas éteindre l'enfer ; au contraire ce serait attiser tout ce qui brûle...

Allons donc de suite à l'affaire. Vous voulez la révolte?...

— Oui ! oui !

— Eh bien! moi aussi, frères ; car c'est trop juste à côté de notre sort. Mais vous dirai-je?... je crains qu'on manque... Notre frère Antacime et notre frère Sçacalave ont parlé d'*ensemble*, de *soulèvement général*,... excusez-moi, je n'ai pas confiance...

— Comment? est-ce que tous les autres ne sont pas dans le feu comme nous?

— Je ne dis pas non, frères, Mais vous avez dit vous-mêmes : *nous ne savons pas nous entendre, et nous soutenons les maîtres.*

Nous pouvons donc risquer à parler complot, à faire des ensembles. Nous gagnerons, nous réunirons à nous, — un... deux... trois noirs; le quatrième sera un faux frère et nous vendra...

— Nous vendre!

— Oui, nous vendra!... et alors quel malheur! nous serons pris, sans avoir pu seulement bouger le doigt, détacher un brin de chaîne, et notre meilleur sang coulera.....

— Ça peut couler! — ce sang n'est pas à nous! et qu'est-ce qu'on risque à jouer notre vie?..

— Je sais, frères, je sais que, pour nous, la mort est plus douce, est meilleure que la vie. Mais pourquoi la mort inutile? la mort qui fait mal et honte?... Je pense encore. Je suppose. Nous sondons nos hommes...

— Ils veulent!

— Nous parlons à tous...

— Personne ne trahit ! tout le monde ne fait qu'un !

— Bon ! éclatons !

— Eclatons !

— Le sabre nous hache... le canon nous écrase...

— C'est égal ! nous marchons !

— Nous marchons comme vous dites, et plus, nous voilà libres !.. Mais ce n'est pas tout, frères... l'île est trop petite... la France enverra contre nous des navires de guerre... on nous brûlera, on nous tuera, on nous remettra dans l'esclavage, et alors ce sera bien pire !... Ecoutez-moi : j'ai entendu le papier causer. En France, en Angleterre, dans les grands pays des blancs, il y a des hommes, des enfants du bon Dieu, qui pensent à nous, qui prient pour nous, qui

disent que, malgré notre peau noire, nous sommes blancs comme eux, et demandent au Roi, à la Reine, de nous faire déferrer, de nous donner notre liberté...

— Nous donner notre liberté!

— Oui, frères!.. Patience encore un peu donc. Ça ne peut pas tarder. On l'attend de jour en jour. Ici, les blancs ne veulent pas. Mais ça ne fait rien : ils ne sont pas les premiers; les grands chefs sont là-bas, et nous l'aurons. Et alors nous aurons aussi notre case, notre morceau de terre, avec notre légume et notre volaille à nous-mêmes; et quand il faudra travailler, nous ferons ceci, cela; mais ce sera pour nous-mêmes, et on ne nous battra pas, et nous serons maîtres de notre corps, avec notre femme et nos enfants, qui resteront à côté de nous, pour faire notre plaisir, et ne plus être malheureux... Ah! frères, ne faisons pas de bêtises! Attendons cette bonne chose-là, qu'on appelle *émancipation*. Et, d'ici qu'elle arrive, puisqu'il fait trop mauvais dans l'établisse-

ment, ramassons notre petit paquet, et sauvons-nous du maître. Nous serons marrons. Nous irons vivre dans le morne des Salazes. Là est mon grand-père depuis des années et des années. On n'a jamais pu l'attraper. Il doit être chef, et sera bien content de nous voir. Là, nous aurons à boire et à manger à notre content et comme nous voudrons, car il y a là, sirop, miel, arack, fraises, patates, palmistes, mangues, bananes, cabots, chevrettes, anguilles, merles, petits fouquets, poules, cochons, cabris marrons et mille et mille choses en quantité, en abondance; et, avec tout ça, nous serons comme libres, nous ferons notre vouloir! Qu'en dites-vous, frères?...

— C'est bien bon! — répondit à son tour l'Amboilame, après un moment de silence et en venant prendre la place de l'autre, — mais ça n'est pas l'affaire. J'ai été marron. Je connais les Salazes. Rien à comparer. C'est divin! Oh! c'est beau, beau même!.. Mais quel dommage! — ça n'est pas à nous! — Et, avec votre dire, frère créole, il y a

autre chose encore. Il y a du bon, du doux, oui. — Il y a du mauvais, de l'amer aussi. Car là, faut pas l'oublier, il y a *les détachements*, méchants petits blancs qu'on dresse pour vous chasser comme des renards, et à qui on paye tant d'argent de francs par chaque patte de nous, pauvres noirs, qu'ils abattent...

— Tas de mauvais petits blancs!

— Ah! c'est des gens fins, des limiers futés et lestes, allez, frères! ça vous dépiste n'importe où, vous courre par tous les mornes, les précipices, vous traque jusque dans les plus petits coins, les plus petits trous de la terre... et gare les chiens! gare les coups de fusils!..

— Fître! il ne fait pas bon là!.. On court, mais pas comme un boulet!

— Sans doute, et faut pas plaisanter! faut avoir, jour et nuit, les pieds légers, l'oreille claire, et les yeux qui brillent! faut

être un bon lièvre, un bon cerf, et pouvoir, comme un tectec ou un lézard, sauter de rocher en rocher, de cap en cap! autrement, frères, on vous pince; et, si l'on vous tue pas, on vous conduit, tout garrotté en carotte de tabac, chez le maître, qui, pour accommoder la sauce, vous savez, et c'est le moins, vous fait piquer cent et cent coups de fouet sur le derrière, avec un arrosement de vinaigre, de sel et de piment, et puis, vous voilà au croc, attaché à la grosse roche de l'habitation, à moudre le maïs de la bande, pendant des mois et des mois, comme un vrai damné, au soleil, à la pluie et au vent. En voulez-vous, frères?

— Oh! — fit l'Antacime, — merci! Toujours en crainte, toujours en alerte,... toujours en visage de la mort,... au bout du compte pris, sinon fusillé, reconduit à la chaîne, qu'on vous rive davantage!... Oh! ça n'est pas à désirer... non, ça n'est pas une bonne chose; et, malheur pour malheur, tant vaut-il rester chez le maître à manger la misère!

— Eh bien ! non ! — reprit l'Amboilame avec ce ton qui marque l'assurance ; — car j'ai là mon idée à moi, — ajouta-t-il aussitôt en se frappant le front. — Nous causons beaucoup. Nous parlons comme ça même. L'un dit ci... l'autre dit ça... Farfabé, oui ; Grangousier, non. On ne sait plus quoi faire. On ne sait plus de quel côté aller. Pourtant aucun n'a l'envie de rentrer son cou dans la chaîne, personne ne veut plus repiocher dans l'esclavage... Ouvrez l'oreille, frères, et nous serons d'accord... *Un*, ne resterons pas chez le maître... *Deux*, ne serons point trahis, vendus... *Trois*, ne ferons point de révolte... *Quatre*, ne verserons pas de sang... *Cinq*, n'irons pas dans les Salazes... *Six* enfin, nous serons libres et, par dessus ça, dans notre pays...

— Comment ! comment ! — dirent tous les autres avec un étonnement tout à fait nègre.

— Sans doute ! — reprit l'Amboilame,

en tendant le bras du côté de la mer; — notre pays, grand'terre, n'est pas là donc?

— Hélas! oui, — dit l'un d'eux; — mais le ciel n'a pas de chemin, la mer pas de fond pour notre pied...

— Bah! — fit l'Amboilame; — un homme en homme n'a pas que des pieds pour marcher; il a des nageoires et des ailes aussi quand ça lui veut. Ecoutez. Vous connaissez la *Petite-Anse*, et vous savez ce qu'on voit là, qui marche sur la mer?...

— Navire!

— Oui, navire... ça nous a conduits ici, ça nous ramènera là-bas; c'est ça qui doit nous sauver... Donc, frères, j'ai choisi, dans ma tête, un joli petit bateau qu'on hâle là sur le port le soir à terre... ça a des avirons comme des nageoires, et des voiles comme des ailes; c'est tout ce qu'il nous faut pour faire notre voyage. Il est trop tard à présent

pour commencer la partie. Nous allons rentrer. Nous passons encore la journée qui vient chez le maître. Nous ramassons par-ci par-là des petites provisions ; puis, dans la nuit même, à l'heure que tout le monde dort, nous sortons de l'atelier, nous marchons, comme aujourd'hui, doucement, doucement,... nous arrivons au petit bateau. Il n'y a personne. Vite! nous coupons la corde, et vlan! nous sommes à l'eau, laissant à terre l'esclavage avec ceux qui ont peur et ceux qui vendent les frères... Alors nous faisons jouer la rame. Si le vent souffle bon, nous mettons la voile dehors... Nous filons... Nous gagnons le large... Nous filons toujours... Et nous voilà dans notre pays! Oui, frères, dans notre pays même, à boire du bon lait de vache, à manger du bon riz, de bonnes bananes, à chasser avec notre flèche et notre sagaye, à courir, à danser dans la plaine, à travailler, à dormir ou non, comme ça nous dit, dans notre case, avec notre liberté, notre appartient, notre famille! Ah! frères, refuserez-vous ce bonheur-là ?...

— Refuser! — s'écria aussitôt le Sçacalave. — Que dites-vous donc, frères? Comment refuser notre liberté, notre pays, notre famille!... J'ai demandé révolte et vengeance; ma parole a crié comme le cœur: était-ce pour mentir, pour rester esclave?.. Mais on dit que l'affaire est impossible. J'écoute... On veut faire autre chose. Je ne contrarie pas... et, même avec mon incroyance dans votre projet, frère, je cède et vous suis... Je sais que nous ne sommes pas marins. Je sais que le vent et la mer, comme les maîtres, ne connaissent pas de pitié. Mais plutôt que de rouler ici plus longtemps dans la chaîne, oui, j'aime mieux vous suivre, j'aime mieux couler au fond...

— Moi aussi! — dit l'Antacime avec transport.

— Pour moi, — ajouta dolemment le Câpre, — je prierai le bon Dieu pour votre voyage, mais ne peux vous suivre,... votre pays n'est pas le mien...

— Comment! est-ce que vous n'êtes pas notre frère?.. Chez nous, vous serez chez vous,... mieux que dans ce pays où vous êtes né esclave...

— Oh! je sais, je vous remercie, frères... Mais le voyage n'est pas sûr,... et j'ai besoin d'aller aux Salazes voir mon grand-père...

— Allons, comme vous voudrez, frère créole... Vous changerez peut-être d'ici demain, — dit l'un des trois Madagasses, lesquels échangèrent encore quelques mots; puis se séparèrent dans le plus profond silence.

....

....



Félix.

L'HABITATION.

II.

L'HABITATION.

Deux heures environ s'étaient écoulées depuis la séparation silencieuse de nos quatre individus; et la blanche lueur, première gaze du matin, commençait à se faire voir, flottant incertaine aux abords de l'Orient.

Comme un sylphe messager du jour, le petit oiseau blanc avait quitté son nid. Il en gazouillait la nouvelle de feuille en feuille, de branche en branche.

Le merle s'éveillait. Aussi diligent que l'abeille, auprès des trésors de la grenadille et de la jamerose, il répétait l'égayante annonce, en parlant sa voix telle qu'un doux écho de l'aurore.

On était au printemps. Mais, printemps, été, hiver, automne, qu'importe au climat de l'île ? il y a toujours de la chaleur, des fruits, des fleurs et de la verdure.

Cependant, peu à peu, le jour s'élevait, s'agrandissait. Il poussait une petite brise, qui, douce, agréable, fortifiante, pleine de joie, de délicieuses senteurs, d'enivrement indicible, semblait être le divin souffle générateur de la création et de la vie!

Le soleil allait paraître. De brillants nua-

ges séraphiques l'annonçaient; tout paraissait être dans l'attente. Aussi, quand, incendiant l'horizon, il montra sa face radieuse, ce fut un concert général.

La mouche d'or faisait entendre, avec d'autres, le bourdon de ses ailes; le bengali, son petit cri saccadé, chromatique; le serin, ses airs, ses fioritures, et la tourterelle, son roucoulement comme l'appel d'une fille romantique.

Tout chantait, la cascade, en descendant du morne; le ruisseau limpide, en caressant l'herbe verte; la goutte de rosée, en miroitant sur les feuilles, en souriant dans les fleurs; le papillon, en folâtrant, en faisant palpiter, sur chaque corolle embaumée, les couleurs de ses ailes; le palmier, en balançant ses verts éventails, le goyavier, ses myriades de bouquets roses; les oiseaux, les insectes, les arbres, la nature entière, oui, tout chantait à l'oreille et aux yeux, tout exprimait le bonheur dans ce paradis, excepté le malheureux nègre...

Hélas! oui, lui seul! Car cette heure, si belle et si bénie, c'est l'heure qui le désabuse d'un doux rêve de la nuit, qui retinte à son esprit toutes les rigueurs de son sort, qui lui rappelle qu'il est esclave et qu'une nouvelle journée de labeur, de fatigue et de coups l'attend! Heure triste où sa voix s'élève au ciel, non en prière, mais en gémissements plaintifs! Heure malheureuse où d'habitude il se tord à la flagellation du *quatre-piquets!* Heure maudite enfin où le maître, après le compte rendu de la veille, fait exécuter ses terribles châtiments comme des offrandes au lever du soleil!!!

Admirez où nous sommes.—Devant nous, et après une jolie maison de maître, laquelle fait face à une longue et belle avenue plantée d'ananas, se montre une sucrerie en pleineactivité ou roulaison, et bordée de son champ de roseaux saccharifères, qui, s'en allant à perte de vue, en balançant d'innombrables tiges de fleurs en soyeux panaches, a l'air d'une armée nombreuse en bivouac entre la montagne et l'établissement.

A droite, et flanqués de magasins, de hangars et de petites cabanes, ajoupas ou paillottes de nègres, s'alignent, avec symétrie et sur un vaste carré long, d'immenses files de girofliers et de muscadiers aux noix purpurines ; tandis que, séparés d'eux seulement par une haie de grands arbres des tropiques, et comme pour leur faire encadrement, suivent, d'un côté, des cacaotiers avec leurs longs fruits rouges et taillés à côtes, et, de l'autre, des touffes de cafiers où chaque arbuste paraît succomber sous la charge de ses grappes de baies.

A gauche, sont encore quelques petites paillottes adossées à des massifs de verdure ; puis les parcs, les écuries, les poulaillers ; puis les allées couvertes de lianes et de fleurs ; puis les jardins de toutes sortes, et le grand verger où passe un bras de rivière : en un mot, et pour tout dire, nous sommes dans une de ces habitations coloniales si riches et si variées d'aspects et de productions qu'on ne peut les décrire.

Or, maintenant regardez, au sein de cette richesse et de cette abondance, ces pauvres nègres qui sont nus, décharnés, qui meurent de faim, et qu'on pousse au travail tels que des animaux! Regardez surtout, dans l'enceinte de l'habitation, au lieu dit *la plate-forme*, ces trois hommes attachés là, le ventre contre terre, les membres étendus, et que d'autres, avec de longs fouets, frappent à coups redoublés, excités qu'ils sont par les menaces du régisseur et du maître!.. Leur sang ruisselle! leur chair vole en lambeaux!.. Mais pas un cri, pas une plainte! Il y a donc en eux quelque chose de plus fort que la douleur? Sans doute un mélange de sentiments qui domine tous les autres les soutient, les encourage; car ils supportent la souffrance avec cette force de martyre qui voit le ciel devant lui!...

Mais on a cessé de les battre; où les conduit-on ces malheureux que nous avons déjà reconnus pour trois de nos hommes de la veille? — Voilà le pire! — Un cachot, bâti derrière la sucrerie, s'ouvre devant eux! cachot noir,

infect, mortel, où, non content de les enfermer comme dans un tombeau, on les met encore au *bloc,* les pieds enclavés entre deux gros madriers qui, façonnés à cet horrible usage, se trouvent cramponnés, tels qu'un démon de tourment, au sein de cet infernal séjour! C'est la douleur jointe au désespoir! Et cependant aucune parole n'est encore sortie de ces poitrines torturées!... Mais les exécuteurs des ordres du maître s'éloignent... L'Amboilame rompt enfin le silence, et, s'adressant à ses deux autres compagnons:

Pardon! frères!.. — leur dit-il d'un ton douloureux, et comme s'il était exempt ou coupable de leurs souffrances; — oui, pardon! J'ai eu tort de vous engager à revenir dans ce maudit établissement...

A ces paroles, l'Antacime jeta un soupir,... soupir pour répondre en ce moment bien plus significatif que la parole. Le Sçacalave sembla ne rien entendre. Mais, d'une voix sourde, il laissa échapper des mots entrecoupés parmi lesquels on distinguait: —

sang,... cachot,... bloc,... vengeance! —et ce dernier suivi d'une telle exclamation, ou plutôt d'un tel rugissement, que l'Amboilame crut devoir l'interrompre, en reprenant comme pour le calmer:

—Oui, frères, j'ai eu tort.... mais qui pouvait savoir que ce mauvais régisseur remarquerait notre absence et l'apprendrait au maître?...

Le Sçacalave parut ne pas entendre encore et répéta d'une manière plus distincte, mais de la même voix concentrée! — sang,... cachot,... bloc,... vengeance,—et puis, avec l'ironie de la rage, il ajouta:

Non! pas de vengeance!... toujours courber la tête et baiser les pieds des maîtres qui vous assassinent!

— Oui, ce sont des bourreaux, — reprit l'Amboilame toujours avec la même intention; — mais, frères, patience un peu; nous sortirons de leurs mains: si ce n'est pas au-

jourd'hui, ce sera demain,... nous aurons enfin un jour...

— Hélas! fit alors l'Antacime avec une expression pleine de regret; — frère créole a été mieux conseillé en ne revenant pas ici!... Il n'a pas été battu!... Il n'est pas au cachot ni au bloc!... Il est libre dans le bois!... Il est plus heureux que nous!...

— Faut pas dire ça, frère Antacime! — répondit l'Amboilame d'un ton de reproche plein de douceur. — Pensez que notre frère créole est marron, et qu'il est peut-être à présent tué ou arrêté!... Nous avons été battus, nous sommes au bloc et au cachot, c'est vrai; mais c'est affaire finie; et, pendant que ça le menace avec d'autres malheurs encore plus grands, pour nous ça n'est plus à craindre, à recommencer; car, une fois échappés d'ici, et c'est ce que nous allons tâcher de faire malgré tout, allez donc après nous rattraper! Nous prenons le petit navire qui est toujours là à notre service, et nous partons...

En ce moment un bruit de pas et de clefs, arrivant du dehors, se fit entendre, et l'Amboilame se tut... Mais en ce moment aussi que devenait le noir créole? Sa position était-elle plus heureuse?...



Tony de B. del. Félix.

LE MARRONNAGE.

III.

LE MARRONNAGE.

Différent d'intention, comme on a pu le voir, avec ses autres camarades, le Câpre ne crut pas non plus devoir suivre la même direction qu'eux, à l'issue de la fameuse réunion du grand tamarin : ainsi, tandis que

les trois Madagasses, qui étaient tombés d'accord sur la proposition de l'Amboilame, s'en retournaient à l'établissement, avec la pensée toutefois de n'y rester qu'un jour; lui, n'ayant pas adhéré à leur projet de voyage, et prévoyant peut être aussi la terrible réception qui les attendait à l'atelier, il gagnait la route des Salazes et se faisait aussitôt marron, suivant le vœu qu'il avait exprimé dans le conciliabule.

Du lieu où s'était tenu le conciliabule, au flanc avancé des mornes salaziens, on pouvait compter en ligne directe une distance de quatre à cinq kilomètres au plus. Ce premier trajet paraissait court. Cependant notre fugitif n'employa pas moins de deux heures pour le faire. Ce n'est pas qu'il n'eût hâte de quitter la savane et qu'il n'y mît toute sa diligence; l'endroit était trop peu désert pour qu'il eût l'envie de s'y attarder. Mais le chemin, qui n'allait pas droit, de tortueux devint difficile... bientôt il n'y en eut plus. C'étaient des broussailles, des fourrés d'épines qu'il fallut traverser, puis

vinrent les torrents de la colline plus dangereux encore; si bien que le jour commençait, quand il parvint à la base effroyable des Salazes.

Il lui fallait un redoublement de force et de courage; car la lutte était ici, comme on le sent, des plus terribles à soutenir. Mais, quelque fatigué qu'il fût, il ne recula point devant elle, il ne s'arrêta point devant le géant. Il se prit aussitôt corps à corps pour ainsi dire avec cette formidable masse rocheuse élevée comme une pyramide à pic, et grimpa, travaillant du ventre et des mains autant que des pieds : à l'y voir, on eût dit d'une fourmi s'escrimant sur un vaste pain de sucre, avec cette différence toutefois que pour lui la plus horrible mort était au bout de la moindre glissade; car un peu d'herbes par ici, une petite aspérité par là, étaient ses seuls moyens d'appui, d'ascension, d'équilibre au-dessus de l'abîme...

Mais arriva un moment où ces moyens même, ces soutiens si faibles lui manquèrent...

moment affreux où la montagne, faisant une espèce de coude, n'offrit plus au-dessus de sa tête qu'une surface unie, verticale!... Comment monter, se tenir là?... Il voulut descendre, revenir sur ses pas. Mais, pour le faire, sans l'appréhension, la certitude d'une chute éminente, il lui fallait des yeux aux orteils, pouvoir retrouver les positions quittées au-dessous... et ses mains n'osaient pas sortir d'où elles s'étaient accrochées, et ses pieds, cherchant ces positions, nageaient vainement contre le précipice...

Ainsi suspendu, ne pouvant ni monter ni descendre, retenu que par un cheveu pour ainsi dire à une hauteur effrayante, il s'en vit tout à coup échapper, tomber écrasé au bas du morne!

Et tout sont corps se couvrit d'eau, sa respiration devint courte, ronflante, les battements brusques de son cœur étouffant sa poitrine, il suffoquait...

Et déjà ses doigts humides glissaient, ses

muscles fatigués se relâchaient, toutes ses forces l'abandonnaient, il était perdu !...

Un effort désespéré le sauva.

Appuyant l'un de ses pieds sur une petite éminence et tendant l'autre horizontalement, il fit un bond, en lâchant prise, se jeta sur un quartier de rocher qui s'avançait en saillie à sa gauche et s'y cramponna de tous ses membres...

Quelques minutes se passèrent ainsi dans un abattement profond, où l'idée du danger qu'il venait de courir le faisait encore frissonner, en même temps qu'elle éveillait en lui des regrets amers; et il se reprochait de n'avoir pas suivi la résolution de ses camarades, il se le reprochait d'autant plus, que son absence de l'atelier, avant leur départ, pouvait entraver, faire échouer leur voyage, et que le sien même était loin de se terminer, de se montrer sans encombre. Il en fut un moment si affecté qu'il lui prit envie de rebrousser chemin, comme il le

pourrait, et de rentrer à l'établissement; mais la pensée des sévices du maître remonta tout à coup son courage. Il se leva, regarda autour de lui; et voyant un endroit praticable, il reprit la montée, gagna une espèce de sillon creusé par l'avalasse... Bientôt il était sur une des crêtes sourcilleuses des Salazes.

Certes il eût bien désiré alors pouvoir se reposer un peu; mais il n'avait encore rien pris depuis la veille, et son estomac, excité par le jeûne autant que par la fatigue et l'air vif de la montagne, demandait impérieusement à manger.

Obligé donc, n'ayant aucunes provisions, de chercher de quoi l'apaiser avant tout, force lui fut de ne point s'arrêter; et, chemin faisant, il regardait de tous côtés s'il ne verrait pas un de ces arbres fruitiers qui croissent naturellement et sans culture même dans les lieux les plus ingrats de l'île.

Mais il ne rencontrait sur son passage

que des fraises ou des framboises, ce qui ne faisait que l'affamer au lieu de calmer son besoin de nourriture. La faim le tourmentait, l'affaiblissait, il commençait à craindre de ne pouvoir plus marcher, de tomber d'inanition dans un tel endroit, lorsque, après avoir gravi assez péniblement une petite élévation, il arriva dans un bas-fonds où plusieurs de ces arbres bienfaisants qu'il cherchait avec angoisse, tels que des dattiers, des goyaviers, des bananiers, des vavanguiers, s'offrirent à sa vue tout chargés de fruits.

Il va sans dire que sa joie fut grande autant que son empressement à cueillir, à manger de ces fruits.

Mais à peine en eut-il dévoré quelques-uns avec toute la gloutonnerie de sa faim, qu'il entendit d'éclatants aboiements partir non loin du lieu où il était : — des détachements, pensa-t-il avec effroi ; — et aussitôt il quitta le verger sauvage et se mit à fuir du côté opposé...

C'était en vain et trop tard; les chiens qui aboyaient l'avaient senti; et, suivant sa trace, ils ne tardèrent pas à l'atteindre.

Assailli par quatre à la fois de ces terribles animaux, et forcé de faire face à leur attaque acharnée, il tenait tête et se défendait avec tout ce qu'il pouvait trouver sous sa main. Mais, tout en se défendant, il cherchait toujours à fuir; il craignait l'arrivée des chasseurs; il battait en retraite, et le malheureux allait à reculons, ne songeant pas qu'un des versants du morne, un précipice affreux était derrière lui !... — il y disparut tout à coup!...

Arrêtés court et désappointés jusqu'à la rage de voir ainsi échapper leur proie, les quatre chiens hurlaient contre l'abîme, en même temps que deux hommes, armés de longs fusils, accouraient en toute hâte à leurs cris...

— Il a dégringolé, se dirent-ils, en ne voyant que leurs limiers seuls au bord du

précipice. — Mais nous le retrouverons en bas, et nous aurons du moins la prime de son poignet coupé, — ajoutèrent-ils, en prenant un sentier qui conduisait à l'une des descentes les moins rapides de la colline.

Arrivés, non sans plusieurs détours et beaucoup de mal, au bas du morne et à l'endroit où ils pensaient que le marron était tombé, ils furent étonnés de ne pas l'y voir. Ils le cherchèrent, concurremment avec leurs chiens, et ne le trouvèrent pas, quelques soins qu'ils y missent.

Ils supposèrent alors que son corps en tombant s'était abîmé sur un des rochers avancés du flanc de la montagne, et qu'il y était resté. Mais les lieux étaient trop escarpés pour oser s'y hasarder. Confus, ils abandonnèrent toute recherche; et, sifflant leurs chiens qui rôdaient toujours, ils partirent pour continuer leur chasse d'hommes sur un autre point des Salazes.

. . . .

IV.

LA CAVERNE. — FRÊME ET MARIE.

— Notre pauvre marron vivait. — Le ciel, en l'épargnant, avait fait servir sa chute même à son salut.

A l'endroit où elle eut lieu, la montagne

était d'un aspect épouvantable : élevée à une hauteur de plus de deux mille mètres, elle surplombait sur elle-même, et ne présentait de la tête au pied que des masses et parties fuyantes, détachées, inaccessibles. Aussi les chasseurs s'étaient-ils retirés avec la persuasion que leur gibier humain, le Câpre, s'y était infailliblement tué!--Mais en tombant, celui-ci, par un mouvement machinal, instantané, porta ses mains contre le morne. Il eut le bonheur de s'accrocher à une de ces grosses lianes qu'on y voit quelquefois pendre comme des cordages le long du bord d'un navire. Elle était longue. Il s'y laissa affaler doucement, et arriva ainsi sur une espèce de plateau coupé vers le milieu de la masse générale.

Il était sauvé. Il ne le croyait pas. Aussi bien d'en haut les détachements pouvaient encore, dans leur malice, envoyer à sa poursuite quelques roches homicides. Il chercha aussitôt à se cacher. Un grand trou noir se montrait au ventre du morne et à la naissance du plateau. Il y mit la tête. C'était une

caverne spacieuse. Il y pénétra sans pouvoir rien distinguer d'abord. Mais bientôt l'obscurité s'éclaircissant, il s'arrêta soudain. Que vit-il? — Une jeune femme blanche assise dans un coin et tenant dans ses bras un enfant mulâtre à qui elle donnait son sein!

Interdit à cette apparition si étrange, il resta immobile; et, doutant de la réalité, ouvrant de grands yeux pour mieux voir, obsédé de mille craintes de blancs et de fantômes, il n'osait ni avancer ni reculer, il était comme pétrifié, quand la jeune femme, tout occupée de son enfant et sans lever la tête, articula d'une voix douce:

— C'est toi, Frême?..

A cette demande le Câpre, encore plus troublé, marmotta, sans rien répondre, quelques monosyllabes inintelligibles.

—Ah! mon ami,—continua la jeune blanche;—tu as bien tardé aujourd'hui... J'ai en-

tendu des chiens aboyer... J'ai pensé aux détachements, et j'ai craint pour nous...

Ces derniers mots éclairèrent l'intelligence du Câpre, qui, ne se croyant plus en proie à une vision, ni dans un refuge de chasseurs, revint de sa stupeur, et répondit avec le plus de calme qu'il put :

— En effet... il y a aux environs des chiens et des détachements... mais le bon Dieu... est là aussi... Puis il ajouta, non sans hésitation : — Je ne suis pas Frême, Madame...

A cet aveu, la jeune femme tressaillit, leva la tête et regarda le Câpre d'un air si plein de stupéfaction, que celui-ci chercha aussitôt à la rassurer et dit :

— Ne craignez rien, Madame, je suis un pauvre marron, poursuivi par ces chiens que vous avez entendus, j'ai manqué pied, je suis tombé ici... Je ne cherche à faire aucun mal... Je cherche seulement un gîte...

La jeune femme, à ces paroles, passa la main sur son front, comme pour essuyer son trouble, en disant avec une certaine honte candide :

— Ah ! vous m'avez bien fait peur !

Un grand jeune nègre, à la tête martiale, à la cheville mince, au corps souple et agile, venait d'entrer dans la caverne.

— Qu'est-ce que c'est ? Qui te fait peur, Marie ?—dit-il en se précipitant vers la jeune blanche et sans apercevoir le Câpre debout auprès d'elle.

— Non ! j'ai eu peur mal à propos, mon ami, — reprit-elle en paraissant aussi rassurée que contente de le voir, — et désignant le Câpre, elle ajouta : — c'est un pauvre marron qui est entré ici pour se cacher avec nous.

Le Câpre balbutiait quelques mots d'excuse.

— Ah! fit le grand noir, en regardant l'autre d'un air étonné; — mais comment diable êtes-vous arrivé ici, frère?

— Eh bien! — répondit le Câpre avec une sorte de naïveté; quand la coquille chauffe trop, frère, on la quitte... Le maître est méchant, j'ai quitté l'habitation du maître, et j'ai pris le chemin des Salazes et des Marrons. Mais, rendu là-haut sur la montagne, ayant faim, je me suis amusé à casser quelques goyaves, et je n'en avais pas seulement mangé deux, que les détachements sont venus... Attaqué par leurs chiens, j'ai voulu me défendre, me sauver; le mal, c'est qu'en reculant je n'avais pas les yeux derrière; et, tout d'un coup, j'ai senti la terre manquer... C'était le précipice... Heureusement il y avait là un cordage de liane que j'ai saisi, il m'a conduit ici.

— C'est avoir du bonheur! — dit Frême en secouant la tête. — Il y a plus de douze lunes que nous sommes ici, et vous êtes le premier, frère, que nous voyons dans notre

caverne; car il n'y a chemin, ni par en haut ni par en bas, et il faut un coup du hasard, vraiment, pour arriver ici... Mais, frère, vous êtes fatigué, vous avez faim!.. Asseyez-vous là sur ce banc... Nous mangerons quelque chose ensemble.

Ce disant, il tira de sa *bretelle*, espèce de havresac, quelques fruits qu'il venait de cueillir; et Marie, ayant posé, sur une natte étendue à côté d'elle, son enfant qui dormait, alla chercher des bananes grillées, des patates douces et une salade de chou palmiste qu'elle avait préparées... Bientôt, assis en cercle à la manière arabe, les deux noirs et la femme blanche effectuaient le repas frugal, et la conversation continua.

— Les maîtres sont donc toujours méchants, — dit la jeune femme en s'adressant au Câpre comme pour le plaindre.

— Toujours, Madame. — Si ce n'est pas eux, c'est leurs représentants, et ça revient au même pour les malheureux esclaves à

qui l'on n'épargne rien en fait de misère et de tourments. On ne fait pas seulement que de les mal nourrir, de les charger de travail; il y a des maîtres, dont vous avez entendu parler sans doute, et qui, tels que le mien, leur coupent le corps à coups de rotin, comme à coups de coutelas... qui les chargent de chaînes et les font mourir à petit feu au courbari et dans les cachots... qui leur cassent les os d'un membre sans regret, leur brûlent la figure avec des tisons, la leur écrasent à coups de pieds... qui leur font cracher au visage par toute une bande, avaler tout ce qu'il y a de plus sale au monde, arracher les cheveux, les dents, couler de l'huile bouillante dans la bouche...

— Assez! assez! s'il vous plaît! — s'écria la jeune blanche en témoignant la plus vive horreur.

— Je comprends, Madame, — reprit le Câpre, — je comprends que ça vous indigne et vous fait mal, parce que vous êtes bonne; mais pourquoi tous les blancs ne sont-ils

pas de même? ils ne croient pas que nous souffrons; et, si par hasard nous allons nous plaindre à ceux qui jugent, ils ferment les yeux, ils se bouchent les oreilles et nous chassent comme des menteurs et en nous traitant de mauvais sujets. Ah! c'est bien triste, allez, Madame, et je ne sais pas quand le bon Dieu fera finir ce maudit métier de noir esclave, métier qui ne doit pas exister même en enfer... On dit cependant qu'il y a beaucoup de blancs en Europe qui s'occupent de notre misère, qui plaident notre liberté, et que cette liberté qu'on nomme émancipation ne va pas tarder à venir...

— Quel bonheur! dit vivement Marie; — au moins l'on ne verra plus tant de choses injustes!...

— Moi, — dit Frême avec incrédulité, — je n'espère pas cela. Il y a longtemps que je l'ai entendu dire, et c'est toujours à venir; ça n'arrive jamais. Les blancs sont les blancs. Ils pensent, ils travaillent pour eux. Les noirs sont leur bien, leurs esclaves. Ils

ne sont pas près d'avoir l'envie de les rendre libres. — S'il y en a quelques-uns qui ont pitié de ce qu'on fait aux noirs, il y en a beaucoup d'autres qui font voir et qui trouvent que c'est bien ; que nous sommes heureux comme nous sommes et bons seulement à être mis en cage, à être enchaînés toute la vie. Ils se soutiennent entre eux, les blancs, ils sont forts, ils sont riches, ils plaident et gagnent notre esclavage avec l'argent même de notre esclavage, et outre cet argent qu'ils ont à dépenser contre nous, ils font valoir encore la couleur, la domination, les navires ; ils font parler tout ce qui vient de notre travail, le sucre, le café, le cacao, le coton, le poivre, le girofle, la muscade. Allez-donc en sortir ! — Avec ça sommes-nous à côté de l'Europe ?—Une mer grande et longue nous sépare, et l'on a là-bas bien des choses à penser avant nous, qu'on ne voit pas, qu'on ne connaît pas, et contre qui on peut tout croire. On s'occupera de ce qui est près, et l'on nous oubliera parce que nous sommes loin. On s'occupera de bois et d'animaux. On ne s'intéressera pas à nous.

On fera des lois, comme on fait ici dans l'île, pour la conservation des plantes, des poissons, des chevaux, des chiens et des oiseaux; on n'en fera pas pour notre conservation, pour l'adoucissement de notre sort; on n'en fera pas pour notre liberté...

— Ah! — fit la bonne Marie. — Pourquoi dire cela, Frême! — Dieu est grand. Il est plein de pouvoir. Tu sais combien il a été bon pour nous. Il nous a sauvés. Il sauvera aussi les noirs. — Espère! — Les blancs ont du cœur; ils ont de l'esprit, de l'intelligence, et l'intérêt leur dira comme la justice que l'esclavage est une mauvaise chose, et l'on fera son abolition; on trouvera que c'est un bien pour tout le monde.

Oui! oui! Madame a raison,—dit le Câpre, avec l'accent de la conviction,—et j'approuve ces bonnes paroles. Moi, j'espère en cette chose, parce que c'est juste, elle doit arriver; et c'est en attendant qu'elle arrive que j'ai quitté la maison du maître et me suis fait marron. — Mais laissons ça, parlons de vous,

frère : vraiment je n'en reviens pas ! Comment donc avez-vous fait pour être ici avec une Madame blanche si jolie ?

— Ah! dame! fit Frême, c'est une histoire... si elle ne vous ennuie pas trop...

— Non, non! — assura le Câpre avec tout l'empressement de la curiosité.

— Eh bien! reprit Frême, j'essayerai... mais il faut que Marie m'aide un peu...

— Je le veux bien, dit celle-ci d'une voix timide.

Et alors le récit commença, et le Câpre était tout oreille à l'histoire de Frême et de Marie que nous allons résumer, ne pouvant la rendre dans tous ses détails et sa naïveté.



Tony de B. del. r'ehx

LE PETIT NÈGRE.

V.

LE NÉGRILLON.—UN ATTACHEMENT D'ENFANCE.

Frême n'avait conservé qu'une idée confuse de ses parents, de sa patrie. Enlevé fort jeune encore de l'Afrique, où il naquit, il ne portait à la figure ni sur le corps aucune marque de tatouage, marque distinctive de

caste en usage dans ce pays, et il ignorait de quelle partie, de quelle peuplade ou tribu africaine il était.

Seulement il se rappelait, comme la réminiscence d'un rêve lointain, que son père devait être un chef de guerriers, qu'il avait toujours des plumes brillantes fichées en panache dans ses cheveux crépus, et que ce fut à la suite d'une surprise nocturne et dans un combat affreux que lui, Frême, il fut saisi par l'ennemi et séparé de sa famille.

Vendu d'abord à des Portugais, il fut conduit dans un de leurs comptoirs de la côte de Mozambique, et, au bout de quelques mois, revendu à des traitants étrangers, qui l'embarquèrent sur un navire avec d'autres noirs qu'ils avaient achetés sur cette même côte.

Mais la traite n'était plus protégée, encouragée par des primes gouvernementales; et, pour l'extirper, au contraire, la France, d'accord avec l'Angleterre, avait des croi-

sières dans l'Atlantique et la mer des Indes. Or, le négrier qui portait Frême fut découvert; et, chassé par une corvette française, il fut bientôt pris et amené à l'île Bourbon, où il devint, ainsi que sa cargaison de victimes, la propriété de l'Etat.

Ce fut un bonheur pour Frême. Il ne pouvait trouver un meilleur maître.

Les personnes qui ont visité la colonie ont pu remarquer, sur la rive gauche de la rivière, au pied de la colline, à Saint-Denis, et distant de cette capitale comme la butte Montmartre l'est de Paris, un endroit tout à fait pittoresque et qu'on nomme *la Petite-Ile*. On le voit de la mer. Il est sur une éminence; et, sans parler des arbres qui l'égayent de mille manières, une infinité de petites cabanes proprement faites, couvertes de feuilles de vétyver ou de latanier, s'y montrent à l'envi, entourant, avec ordre et gentillesse, une jolie maisonnette, qui, rebâtie depuis, couverte en bardeaux et peinte de diverses couleurs, s'élève élégante et dé-

tachée au-dessus des autres comme une petite chapelle coloriée. C'est le camp des noirs de l'Etat, espèce de village à part où l'on dépose et où demeurent tous ceux qui, tels que Frême, proviennent des captures de traite; et, c'est une justice à rendre, ils sont, ces noirs, aussi bien logés que nourris et vêtus. On ne les tue, ceux-là, ni de coups ni de travail. Les traitant au contraire avec une certaine sollicitude, on leur fait apprendre des métiers, on les emploie à des travaux d'utilité publique, et l'empire d'un bon régime fait qu'ils ont tous l'air plus dégagé, plus intelligent et beaucoup mieux que les autres esclaves.

Frême, qui était donc de cet élite, s'appelait *Coudjoupa*, dans son pays, ce qui veut dire *lion* ou *panthère*. En l'immatriculant dans l'*Atelier colonial*, l'Etat changea ce nom baroque pour les blancs en celui de Frême; et, comme il n'avait alors que six ans au plus, le directeur des noirs, qui s'appelait Bolvin et qui habitait la jolie maisonnette dont nous venons de parler, le

prit chez lui et le donna à ses enfants pour les distraire et les amuser.

Le petit nègre avait un air avenant comme une humeur charmante ; et, avec l'instinct imitateur et gai, il n'eut pas de peine à se tirer d'affaire, et à s'acquitter de son emploi à la satisfaction générale.

Il badinait, il faisait mille folies, moins par devoir que par caractère, et les enfants du directeur, qui se composaient de deux petits garçons et d'une petite fille, s'en trouvaient au comble de la joie et riaient bien souvent à perdre haleine. Tantôt il contrefaisait la poule, le chien ou le chat, d'autres fois c'était l'éléphant ou le bœuf qu'il singeait, et alors il se mettait à quatre pattes et marchait ainsi, en criant par intervalle et de sa plus grosse voix : *moom, moom !* si bien qu'il devint le favori, le joujou indispensable. On ne pouvait plus se passer de Frême. Frême était de tous les jeux, de tous les pleurs, de toutes les fêtes. On rêvait Frême. On cherchait Frême en s'éveillant. Quand

on pleurait, c'était encore Frême qu'on appelait; et Frême, à part quelques petites tapes et quelques égratignures d'un moment de colère, n'avait, de son côté, qu'à se louer de ses maîtres camarades.

Ceux-ci le traitaient beaucoup plus en ami qu'en esclave. On ne mangeait rien sans faire goûter à Frême sa petite portion; et, participant aux repas, à toutes les friandises, bien que cela fût défendu, il participait aussi, sans en avoir l'air, aux leçons de l'instituteur, et il apprit ainsi à lire et à écrire au grand étonnement comme au grand mécontentement de tous. Mais le mal ou le bien était fait; il n'y avait plus à y revenir; c'était une chose entièrement acquise et désormais à Frême, qui devenait par là doublement précieux aux enfants du directeur; car, outre ses amusements, il les aidait encore dans leur travail d'écolier, et ses complaisances, en ce point comme en d'autres, étaient surtout pour la petite fille, parce qu'elle était plus douce et beaucoup plus jeune que les autres. Il taillait son crayon,

ses plumes. Il faisait une partie de son devoir. Il avait mille soins, mille attentions pour elle. Il la portait, quand on allait jouer dans la cour, et la mettait sur son dos, quand il imitait le bœuf. Aussi en paraissait-elle reconnaissante et lui donnait-elle de ses bonbons, de ses caresses enfantines plus souvent que les autres!

Et l'on grandissait, et cette habitude de se voir, de jouer, d'être ensemble, cette espèce d'amitié réciproque, innocente et si douce grandissait aussi, croissait tous les jours. Elle se montra bien plus vive encore lorsqu'il fallut se séparer. On atteignait l'adolescence. Frême eut à prendre un état, sa place dans l'atelier colonial, et son désespoir fut si grand de quitter la maison, qu'il fallut pour ainsi dire l'en arracher, de même que les deux petits garçons, qui furent envoyés en France pour y être mis au collége.

La petite fille resta seule, et la séparation lui fut ainsi d'autant plus sensible; elle n'avait pas, comme ses frères, des camarades

de collége pour l'égayer, la distraire, lui faire oublier le passé.

Dans sa solitude, elle pensait à Frême, à ses folies, à toutes ses prévenances pour elle, et celui-ci ne pouvait oublier non plus les moments si heureux où il était chez le directeur, les bontés, les caresses des enfants et surtout celles de la petite fille, dont la charmante figure, la gracieuse image ne l'avait pas quitté, était toujours devant lui, à sa vue, à son cœur, se mêlait à tous ses travaux, à toutes ses pensées, l'occupait, l'appelait, lui souriait sans cesse.

Oh! que n'aurait-il pas donné au monde pour le droit de rester toute la vie, à ses pieds, esclave! — Au moins il l'amuserait, il l'égayerait, il la garderait, il la suivrait partout comme son chien fidèle!... Il la porterait dans les mauvais chemins, il la garantirait des faux pas, des cailloux, des épines!... Maintenant elle peut s'ennuyer, tomber, se blesser, se faire du mal! il n'est pas là pour jouer, pour veiller, pour servir près d'elle!...

Et quel espoir de retrouver cet esclavage, ce bonheur de la choyer, de lui faire plaisir? — Il est dans un métier, charpentier de marine, relégué dans une des cabanes de la *Petite-Ile!* c'en est fait, il ne peut, il ne pourra jamais plus s'approcher d'elle, de la bonne petite maîtresse blanche!...

Et son cœur était toujours gros d'idées semblables; et quand le soir, après son travail, il revenait à sa paillote, regardant la maison du directeur, ses yeux se remplissaient de larmes....

Cependant il faisait des progrès dans son état, et le maître charpentier auquel on l'avait confié n'avait que des éloges à faire de son ouvrage comme de sa conduite.

Il était assidu, docile, attentif, et, de plus, vif, intelligent et adroit. On ne pouvait espérer de lui qu'un bon sujet, un bon ouvrier, et déjà il commençait à l'être; aussi bien il gagnait de la force et du corps, il devenait un homme, il avait sa cabane à part.

Mais les souvenirs de ses premières années dans la colonie, la petite blanche, étaient toujours dans son esprit, ne le quittaient pas, et ses pensées, à cet égard, loin de s'affaiblir, semblaient prendre chaque jour plus de consistance, une teinte plus mélancolique.

Il ne pouvait s'empêcher de rêver au bonheur perdu, de regarder toujours avec un œil humide la maison du directeur, dont l'entrée lui était interdite; mais c'était son temple, un ange, son adoration était là!

Bien souvent la nuit même, entraîné par la vive inspiration de ses regrets, il quittait sa paillotte, et, debout dehors dans la plaine, il restait, les yeux fixés de ce côté, pendant des heures entières, comme dans une sorte de contemplation sainte, divine.

Il était fasciné par sa propre pensée, qui se faisait vision, une ombre qu'il croyait voir, ombre trompeuse, mais chérie de l'objet auquel tendait toute son âme, de celle

qu'il avait vue enfant, qu'il avait soignée comme sa sœur, et que, depuis, il n'avait eu que le bonheur d'apercevoir quelquefois, et de bien loin seulement, mais qui était devenue une grande et si belle blanche qu'il n'eût osé qu'en tremblant se présenter devant elle! — On aurait dit d'un fou religieux échappé de l'hospice, et poursuivant, au milieu de la savane et de la nuit, son idée fixe, sa monomanie pieuse.

Et quand, les sens fatigués, l'âme affaiblie, il se surprenait dans cette espèce de méditation, d'extase, de somnambulisme nocturne, il se trouvait plongé dans un chaos inextricable de pensées tristes, désolantes, qui ne se dissipaient un peu que par leur excès même et d'abondantes larmes!

Tony de B. del. Félix

LA JEUNE BLANCHE.

VI.

LA JEUNE BLANCHE.

Ainsi s'écoulèrent bien des années, où, de loin en loin, à vrai dire, Frême pouvait remarquer avec bonheur qu'on ne l'avait pas entièrement oublié; car si le hasard voulait, quoique rarement, que la jeune blanche l'a-

perçût, elle ne manquait jamais de lui adresser de la main un bonjour, un salut amical.

Mais cette douce preuve de souvenir ne faisait qu'augmenter ses regrets, la force de cette affection indicible restée au fond de son cœur.

....

Il avait bientôt vingt ans; une nuit, sortant comme à son habitude de sa cabane, il crut voir des étincelles apparaître à l'endroit même qui captivait toujours ses regards! Il pensa d'abord que c'était l'effet d'un éblouissement, d'un vertige occasionné par la chaleur de sa tête; mais le phénomène continuant, surtout accompagné d'une lueur rougeâtre, il en prit aussitôt la direction, avec cette promptitude que donne une violente alarme, et ne tarda pas à se convaincre d'un malheur qui lui causa d'autant plus d'effroi, que c'était la maison même du directeur qu'il voyait la proie des flammes, qui déjà s'élevaient par une des fenêtres! Et tout le monde

dormait au camp! Personne n'était accouru au feu! La maison elle-même, dont toutes les issues étaient fermées, sinon les croisées d'en haut, ordinairement ouvertes, paraissait dormir en paix au sein de l'incendie!

A cette vue, comme une affreuse tempête passa au dedans de lui-même. Il oublia toute retenue, toute défense; et, sans songer non plus à appeler du secours, ni aux dangers qu'il pouvait courir, il se mit à escalader la maison pour aller en arracher, s'il était encore possible, les habitants à la flamme!

Aussi naturellement souple et fort qu'habitué par son état à une sorte d'exercices gymnastiques, il fut bientôt, par l'une des fenêtres restées ouvertes, dans la partie de l'étage supérieur que le feu respectait encore.

Il la parcourut aussitôt, en criant d'une voix déchirante : — Sauvez-vous! Sauvez-vous!

Personne ne répondit à ce cri d'alarme.

Seulement, une jeune fille sortit tout éperdue de l'une des pièces du même étage et courut pour se précipiter dans l'escalier!

Mais l'escalier n'était plus qu'un gouffre de vapeur enflammé! Frême arrêta la jeune fille, qui s'évanouit...

Il la porta dans un fauteuil, et, sans perdre un moment, car le parquet brûlait déjà sous ses pieds; il ramassa tous les draps qu'il put trouver, en fit une espèce de corde qu'il attacha au gond de la fenêtre.

Puis, enveloppant la jeune fille, évanouie, dans les vêtements qu'elle avait laissé près de son lit, il la prit dans ses bras, et, en peu de temps, il était hors du théâtre de l'incendie, évitant tout bruit, toute rencontre, et comme un lion emportant sa proie, fuyant avec sa précieuse charge vers sa cabane, où il la déposa...

Etendue sur une natte madagasse, à terre, la jeune fille, encore dans le paroxysme d'un

profond évanouissement, respirait à peine, et ne paraissait plus offrir qu'une faible lueur d'existence qui vacillait à s'éteindre.

Il la dégagea, pour la soulager, la faire revenir, des vêtements dont il avait pris soin de l'entourer, et mouilla d'eau fraîche un linge qu'il passa à plusieurs reprises sur cette figure blanche, pâle, régulière, angélique, en écartant doucement les boucles de beaux cheveux noirs qui floconnaient autour...

Et dans quelle attitude, avec quel respect, il était là, lui, Frême, le jeune nègre, auprès de cette blanche vierge!

A genoux, et penché vers elle, immobile et n'osant prendre haleine, il épiait son moindre mouvement, son moindre souffle.

Il était comme une noire statue agenouillée, la regardant, l'admirant, l'invoquant avec une expression de joie, de tendresse, d'inquiétude ineffable!

Mais n'était-il pas devant la réalité, réalité adorable et pure de sa pensée constante, de son rêve d'enfant et d'homme? On l'eût tué qu'il n'eût bougé de place, qu'il ne se fût séparé de cette existence, à lui mille fois plus chère que la sienne propre, et encore bien mille fois plus chère depuis le sentiment du droit bienheureux de l'avoir conquise sur la mort!......

Les cloches de l'endroit sonnaient; et, de toutes parts, on s'éveillait, on criait, on courait au feu. Quelqu'un, en passant, frappa à la porte de Frême, comme pour l'appeler. Celui-ci resta muet. Il n'y avait d'ailleurs aucun secours à porter à la maison. Elle n'était plus qu'un vaste brasier, et l'on pensa, ne les voyant pas, que le directeur et les siens y avaient péri.

Comme les pétales d'une fleur pâlie qui renaît sous la rosée, bientôt les paupières aux longs cils de la jeune fille palpitèrent, s'entrouvrirent et laissèrent voir la limpidité de ses beaux yeux d'un bleu de saphir.

Frême était au comble de ses émotions et ne se contenait plus de bonheur, en même temps qu'il tressaillait d'appréhension, redoutant le moment si dangereux encore de la reconnaissance.

En le voyant dans la singulière position qu'il avait prise, la jeune blanche crut à un rêve. Elle se frotta les yeux, les ouvrit plus grands : — Bon Dieu! où suis-je? — murmura-t-elle d'une voix faible, plaintive, en roulant des regards inquiets autour d'elle....

Et Frême était tout en transe; il n'osait répondre. Il balbutia cependant quelques mots sur l'événement et quelques paroles pour la calmer....

Elle le regarda fixement, fit un mouvement brusque pour se lever. Mais les forces lui manquèrent, elle retomba sur sa natte, en se repliant sur elle-même, comme une feuille de sensitive qu'on a touchée.... Elle fondait en larmes...

....

A quelques années de là, on vit, au fond d'une espèce de chapelle, au *Bernica*, dans la charmante commune de Saint-Paul, un vieux blanc, à l'air vénérable, au costume pauvre, sévère, apostolique, élever ses mains en signe de bénédiction sur un jeune couple, et il les élevait en unissant dans une même prière les noms de Frême et de Marie!

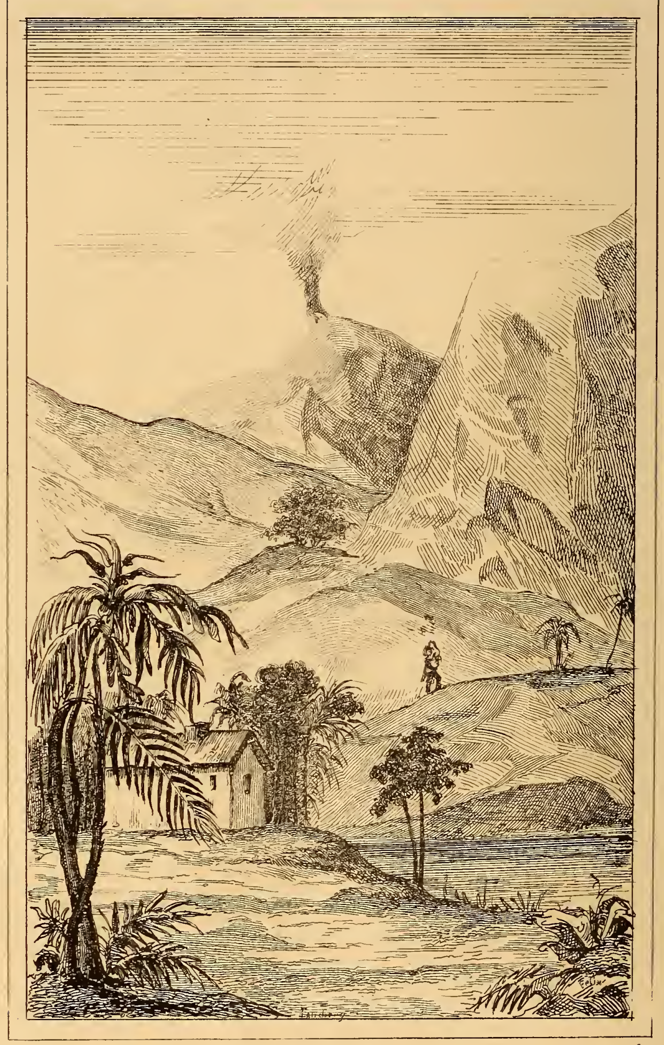
Oh! c'est que Frême, quoique nègre, était noble, sinon par l'épiderme et la naissance, oui, noble par l'âme: — Celle qu'il avait servie enfant, sauvée jeune fille, étant devenue pauvre, orpheline, après l'incendie, avait encore trouvé en lui un généreux appui; et, par un soin, des attentions, un respect, une tendresse, un dévouement à toute épreuve et sans bornes, il avait su mériter sa main, quelque blanche et honorable qu'elle fût.

C'est qu'inaccessible à un préjugé absurde, et ne suivant que la nature et son cœur, Marie, loin d'avoir jamais eu de l'éloignement pour Frême, à cause de sa couleur,

s'était sentie au contraire attirée à lui, non-seulement par une vive reconnaissance, mais encore par tout ce qu'il y a de pur et d'affectif dans ce qu'éprouve irrésistiblement la femme libre et non pervertie pour l'homme de son choix.

Et d'ailleurs, ayant vécu, grandi avec Frême, comme avec un frère, n'était-elle pas habituée à sa noire, mais bonne, mais belle figure? A cet égard, elle n'aurait pu comprendre les sarcasmes des blancs; et si elle avait pu comprendre une différence aristocratique de couleur, elle n'y aurait trouvé qu'un criterium en faveur de celle de son nouvel époux, car, sous l'enveloppe ébénée de sa personne, il ne lui avait toujours montré que des qualités dignes d'estime et d'amour. — C'est qu'enfin, malgré toute récalcitrance et notre incrédulité, n'existe-t-il pas un attrait incompréhensible, une force naturelle ou surnaturelle, sorte de fatalité ou de magie divine, s'il en fût jamais, qui porte à leur insu des individus souvent les plus éloignés, à se chercher, à se trouver, et alors

même à se plaire, à s'aimer, à s'attacher pour la vie? — Soumis à l'influence invincible de ce pouvoir attractif, emportés l'un vers l'autre par une sympathie mutuelle, ardente, entraînés donc à s'unir, Frême et Marie avaient voulu que leur union fût aussi sainte aux yeux de l'humanité qu'aux yeux du Créateur; et, chose assez rare dans les pays à esclaves, ils avaient pu trouver, pour la bénir et la consacrer, un de ces dignes et vrais ministres du Seigneur, lesquels, aux dépens de leur tranquillité, de leur existence, prêchent l'union, la fraternité, la miséricorde; ministres devant qui s'effacent les préjugés et les distinctions de couleur et de castes, parce qu'ils ne voient dans tous les hommes que les enfants du Dieu qu'ils servent.



Tony de B. del. Félix

LA FUITE.

VII.

LE PRÉJUGÉ DE COULEUR. — LA FUITE.

Frême et Marie, qui s'étaient vus contraints de quitter la capitale de l'île depuis longtemps, demeuraient alors à Saint-Paul, dans une habitation petite, modeste.

Mais, placée au bord du bel étang qui traverse la commune dans presque toute sa longueur, cette habitation jouissait d'une position avantageuse et riante.

La vue y était enchantée par un site agréable et pittoresque autant que par la riche fécondité du sol.

Ici, c'était des rizières, séjour adoré des cailles, étendant leurs larges bandes gazonneuses et vertes le long des joncs de la nappe d'eau limpide. Là, des treilles de raisins de tous pays, des arbres à fruits de mille espèces différentes, offrant à l'œil la bienfaisante prodigalité du climat; alors que, dominant le tableau général, s'élançaient, de place en place, d'énormes cocotiers, qui balançaient leurs cimes verdoyantes dans le ciel, comme de vastes parasols s'élevant pour abriter de la trop grande chaleur du jour.

Et, au sein de cette charmante nature, Marie s'amusait, tout en s'occupant des soins

du ménage, à cultiver un petit jardin de fleurs et de légumes, à élever des oiseaux aquatiques, des oies, des canards et des poules d'eau, qui s'en allaient le jour vivre à l'étang, et le soir revenaient d'eux-mêmes au logis.

Frême était, lui, toute la journée employé dehors et tirait bon parti de son état; il travaillait à la construction d'un navire, chez les frères Baptiste, excellents charpentiers de marine, établis au bord de la mer; après l'heure du travail, arrivant à la maison, il aidait encore Marie dans ses douces occupations domestiques, et le ciel était béni de leur amour et de leur bonheur. Heureux, s'ils avaient pu toujours être cachés au reste des hommes!

Mais l'union de Frême et de Marie ne pouvait guère rester longtemps secrète. — Bientôt le bruit courut dans tout le pays qu'un nègre, qui de plus était esclave, avait épousé une fille blanche.

La qualification d'esclave donnée à Frême était fausse, car, étant de l'atelier colonial, il ne pouvait être considéré comme tel, d'après même les lois et les ordonnances abolitives de la traite.

Nimporte, les esprits s'en émurent, le fléau des colonies, le terrible préjugé de couleur et de caste s'en fit un aliment, un *extra* de colère, et l'ouragan commença.

Habitué dès son enfance à rencontrer à chaque pas la sottise, la morgue et toutes ces façons blessantes du privilégié d'outre-mer, Frême crut, tout d'abord, ne devoir pas s'arrêter à certaine médisance et propos dissonants qui venaient de temps à autre bourdonner à son oreille et dont son mariage était l'objet. Il les reçut sans répondre et n'en parla même pas à Marie.

Mais on ne resta pas à des paroles, à des épigrammes, à des injures plus ou moins violentes.

Il fut attaqué, frappé en chemin, et, comme avec sa souplesse et sa force il eut dans un instant terrassé les agresseurs, la vengeance s'en mêla et l'irritation n'en devint que plus grande.

On se mettait à plusieurs dans un coin; et, quand il passait, on fondait sur lui à l'improviste; on l'assaillait d'injures et de projectiles. On en assaillait aussi sa modeste demeure, où l'on venait en bande et presque tous les soirs, crier, vociférer, faire des dégâts et du tapage. — Il faut tuer, criait-on, il faut brûler vifs ces deux monstres sacriléges! — Et l'on tenta à plusieurs reprises de mettre le feu à la maison. La police elle-même, loin de sévir contre les persécuteurs, semblait, au contraire, les encourager; et Marie ne vivait plus, elle était dans des craintes continuelles. — Oh! mon ami, disait-elle, nous ne pouvons plus rester ici. Ta vie est en danger et la mienne aussi!... Quittons ce lieu, bien vite, et fuyons, fuyons dans les bois, où nous serons du moins plus tranquilles! — Frême hésitait,

par égard même pour Marie. Mais il ne pouvait plus sortir; on menaçait la vie de l'un et de l'autre. Enfin, les excès devinrent tels que, n'y pouvant plus tenir, ils durent prendre en commun le parti d'aller vivre ailleurs, loin de la présence et des préjugés des blancs. Alors, une nuit, fuyant la persécution, abandonnant tout ce qu'ils avaient, ils quittèrent tristement leur petite habitation du bord de l'étang; Marie, comme un enfant, était portée par Frême; ils gagnèrent ainsi le sommet de la montagne....

Marrons et proscrits désormais, ils errèrent de bois en bois, de précipice en précipice, et il fallait toute leur tendresse pour se consoler, pour surmonter les dangers, les fatigues et les privations de toute nature auxquelles ils étaient en butte; ils trouvaient à peine quelques fruits pour se nourrir, quelques buissons pour se reposer, se mettre à l'abri le soir: peu faits à un genre de vie si rude, ignorant les lieux qu'ils parcouraient, ils devaient infailliblement périr, et voyaient

approcher une mort triste, lente, terrible, plus terrible que celle qui les avait menacés ailleurs, mort sans témoin ni secours....

Mais à leur insu, quelqu'un, comme une Providence, était là qui les suivait, qui marchait près d'eux,.... c'était aussi une victime du système et des préjugés coloniaux....



Tony de B. del. Félix

LE VIEUX NÈGRE.

VIII.

LE VIEUX NÈGRE.

La personne qui suivait, à la dérobée, Frême et Marie, n'était autre qu'un vieux nègre, qui les avait remarqués presque à leur arrivée dans la forêt. Mais ce vieux nègre était marron, défiant par besoin, et la pré-

sence étrange d'une blanche avec un noir en ce lieu, lui ayant inspiré tout d'abord quelques soupçons, il se mit à épier leurs pas et leurs allures, afin d'éclaircir ses doutes et savoir ce qu'ils voulaient, ce qu'ils étaient. Or, les voyant aller à l'aventure, marcher sans but offensif, ni direction certaine, et, tels que des fugitifs, hésiter, craindre, se cacher au moindre bruit, enfin défaillir de fatigue et de besoins, il les trouva plus dignes de compassion que de crainte; et, revenant de sa défiance, il se décida à les aborder.

Frême et Marie étaient occupés, dans une petite clairière, au milieu du bois, à cueillir quelques plantes légumineuses qu'ils mangeaient crues. Le veillard, ne pouvant plus se contraindre, sortit d'un fourré voisin et s'approcha d'eux tranquillement.

— Que faites-vous là, mes enfants? leur dit-il avec douceur.

Tout saisi, le couple malheureux et pros-

crit ne put répondre. Il regarda le vieux nègre d'un air de stupéfaction indicible... celui-ci continua :

— Vous avez tort de manger de ces herbes ; car c'est mauvais, cela vous fera mal, mes enfants... vous avez faim... vous avez besoin de vous reposer... je n'ai pas grand'-chose à vous offrir... Mais, si vous voulez me suivre, vous pourrez vous remettre un peu...

Frême et Marie n'en revenaient pas. Ils se consultaient des yeux comme deux personnes cherchant à démêler un mystère.

— Eh ! bien, vous ne voulez donc pas me faire plaisir ?— dit le veillard ; — vous ne voulez pas me suivre ?

— Oh ! n'importe, vous, grand-père, vous êtes bien bon !—répondit Frême, avec toute l'effusion de la reconnaissance ; et, prenant la main de Marie, il ajouta d'une voix émue :

— Nous ne pouvons pas vous refuser...

nous vous suivons... Il y a cinq jours que nous sommes sans abri... allant d'un côté, de l'autre... marrons...

— Comment marrons! — répartit le vieillard avec étonnement; — marrons, vous avec une blanche?

— Hélas! oui, — fit Marie, qui se tenait appuyée contre Frême, — On s'est fâché... on a voulu nous tuer, parce que nous sommes mariés *à l'église*... et nous avons été obligés de fuir...

— Mais vous m'intéressez encore plus, mes enfants. Oh! venez, venez partagez mon peu, oui venez avec moi;... ce n'est pas loin; nous serons arrivés bientôt. — Et le vieillard saisit avec amitié le bras de Frême qui le suivit avec sa compagne.

Puis il reprit en secouant la tête et tout en marchant. — Je comprends... je comprends... Oui, il n'y a pas que les esclaves qu'on tracasse et qui s'en vont marrons dans ce pays-

ci. Moi même qui parle, qui suis couvert de peau de cabri, dans cet accoutrement, dans cet endroit de bêtes sauvages, je suis libre... et ce n'est pas pour me vanter, j'ai le droit autant qu'un autre d'être respecté dans une ville de blancs ; car enfin, je suis soldat, citoyen français ; j'ai vécu, j'ai longtemps servi dans les armées en France, j'ai été sergent, chef de poste, et je puis montrer les blessures que j'ai reçues dans les guerres...

Eh bien! après avoir versé mon sang pour les libertés en Europe, qu'est-ce qui m'arrive dans cette île où je suis né, où je croyais mourir tranquille ?... on me met hors la loi qui protége,... on veut, malgré tous mes papiers, tous mes services, toute ma liberté, me faire ôter mes souliers, me rendre esclave...

— Vous rendre esclave ! — dit Marie toute indignée. — Mais qui donc ?

— Une famille entière qui prétendait que je lui appartenais de père en fils...

— Quelle injustice! Et vous n'avez pas réclamé ?

— Réclamer auprès de qui, mes enfants ? Elle avait de ses membres dans l'administration, dans la magistrature; elle était riche, puissante; elle était partout, et partout elle avait raison. Ainsi j'ai fermé la bouche, mais ne me suis point soumis, vous pensez bien; j'ai quitté la ville et les blancs, je me suis fait marron.

— Et il y a longtemps de cela, grand-père ?

— Environ quinze ans; vous étiez bien petits encore, car vous avez, je crois, tout au plus quarante ans tous les deux...

— C'est vrai, en effet!

— Et j'en avais alors cinquante à moi seul. Mais, comme vous, pour commencer, je n'étais pas fort, je n'étais pas à mon aise dans cette vie de marron; et les combats

de broussailles en Espagne, en Vendée, les bivouacs, les marches, les contre-marches et le marronnage dans la neige de Russie, après avoir perdu mon régiment, tout cela n'a pas empêché que les premiers moments que j'ai passés ici ont été d'un dur à ne pas supporter. Le terrain ne m'était pas connu, et je ne savais où trouver à manger, où me cacher. Quand j'étais poursuivi par les détachements, je perdais la tête, je m'égarais dans les bois, dans les précipices, j'étais tout hébêté, tout meurtri; et jour et nuit j'avais l'œil ouvert, l'oreille au guet, ce qui, joint à la soif, à la faim qui me tourmentaient, me minait, me rendait à faire peur et m'aurait bientôt achevé, si par hasard je n'avais découvert le trou que vous allez voir tout à l'heure. Alors j'ai pu me reposer, dormir un peu le soir, ramasser quelques fruits, avoir en avance quelques petites provisions: et, peu à peu, j'ai sondé les lieux, je me suis fait au métier, j'ai gagné la ruse et l'expérience qu'il faut,... aujourd'hui je suis tranquille; je sais où prendre mon eau, ma nourriture, mes remèdes; je sens les chas-

seurs avec leurs chiens du plus loin qu'ils m'approchent, et ils ne connaissent pas mon gîte... Mais nous voilà arrivés mes enfants : vous voyez que ce n'est pas loin... Tenez, passez par ici, un peu de précaution seulement.

Et le vieillard aida les deux jeunes gens à descendre un endroit tourmenté, capricieux, escarpé, où la masse montagneuse avait l'air de s'être cassée, déchirée en deux parts distinctes... Ils arrivèrent sur un pan de rocher qui, finissant en pointe, faisait face à un autre, mais l'abîme était entre...

— Où allons-nous, — dit Marie toute tremblante. — Il n'y a plus de passage! Nous voilà dans le précipice!..

Le vieux nègre se courba au bord du vide, tira une corde, et une espèce de pont suspendu s'éleva d'un cap à l'autre!

— Voilà où nous allons! — dit-il, en montrant le rocher opposé; — et il désignait ce

même rocher placé dans la montagne en forme de balcon, de terrasse inaccessible, où le Câpre, assailli par des chiens féroces, tomba si miraculeusement.

— N'ayez pas peur, mes enfants; là, vous serez à l'abri,—ajouta-t-il,—ni la faim, ni les chasseurs, ni le blanc, ni le mauvais temps, rien, personne ne viendra vous tourmenter, soyez en sûrs; et d'ailleurs, ce n'est pas pour rien que je vous appelle mes enfants; je vous garderai, moi, je vous soignerai jusqu'à la fin, comme un bon père...

Et en effet, le vieux nègre, après avoir établi Frême et Marie dans sa caverne, ne les abandonna pas. Son amitié, sa sollicitude fut sans bornes. Il était leur esclave, leur Providence; il pourvoyait à leurs besoins, de même qu'à leur sécurité: le jour, il allait courir la forêt, les précipices, chasser, butiner, faire leurs provisions; le soir, il venait coucher à l'entrée de leur asile, tel qu'un vieux chien de garde; il les distrayait de ses anecdotes de France, de batailles et de Mar-

rons, et les instruisait de son expérience et de ses conseils; bien souvent, Frême l'accompagnait dans ses excursions, et il le façonnait aux exigences du marronnage : il lui apprenait à courir, à grimper dans la montagne et dans les bois, à éviter, à tromper les chiens et les détachements, à se servir de l'arc et de la fronde, à prendre les oiseaux, les bêtes sauvages, à trouver les gisements de l'eau, du miel, des fruits, des plantes, des racines, enfin de toute chose ainsi nécessaire; et l'instituteur sexagénaire, près de son élève si vigoureux et si souple, se montrait encore d'une adresse, d'une agilité, d'une vigueur surprenante; et, sans les cheveux cotonneux et blancs, comme l'écume de la mer, qui surmontaient son front d'un noir de jais, on l'eût pris pour un homme jeune, plein de force, de santé, de longs jours à vivre. Mais, dans une de ses courses périlleuses, il s'était enfoncé au pied une grosse épine de raquette. Il n'y porta malheureusement aucun soin, aucune attention, malgré toutes les prières, les instances possibles; et, l'humidité des lieux s'ingérant comme un

poison dans la piqûre, le tétanos impitoyable vint bientôt le surprendre et l'enlever à ses enfants d'adoption!....

A cet endroit de leur récit au Câpre, ils furent obligés de s'arrêter, tant le souvenir de la mort du bon vieux nègre leur était encore douloureux et poignant!

Frême avait changé de figure; il était comme un homme dont la respiration et la parole étaient obstruées par un caillou dans la gorge, et Marie pleurait en regardant son enfant, que le grand-père avait le premier reçu sur ses genoux et baptisé....

Aussi on pouvait les voir, chaque matin, chaque soir, aller tout recueillis, comme on se rend à l'église, s'agenouiller près d'une croix d'un bois noir, entourée de fleurs sauvages, et plantée contre une petite pierre tumulaire, au bord du précipice, en regard de l'Orient!!!



Tauch, del. Félix.

L'EMBUSCADE.

Lith Pascal, 11, r de la Jussienne

IX.

L'EMBUSCADE.

Le Câpre, qui avait suivi, avec le plus vif intérêt, le narré simple, mais touchant, intraduisible de Frême et de Marie, partageait aussi vivement leur émotion :

— Ah! vous m'avez fait oublier tout! —

dit-il, en passant la main sur quelques larmes qui miroitaient comme des perles sur ses joues d'ébène. — Vous m'avez fait oublier ce que j'ai été,... ce que je dois faire,... et puis vous ne m'avez pas donné seulement l'hospitalité; vous m'avez donné aussi autre chose au cœur.... Heureux vous et soyez bénis!... Mais l'heure a passé... il faut que je vous dise adieu, que je vous remercie...

— Comment, déjà! — s'écrièrent à la fois Frême et Marie.

— Oui, bons amis, pardon; j'ai aussi un grand-père; et, tandis qu'il fait jour encore, je voudrais pouvoir gagner son endroit.

— Est-ce loin d'ici?

— Vers deux lieues, près du Piton des neiges.

— C'est encore assez loin. Et comment se nomme votre grand-père?

— Jean, — répondit le Câpre, — je ne le connais pas autrement.

A ce nom, Frême et Marie tressaillirent; car leur bon vieillard s'appelait aussi Jean. Toutefois, dans la crainte d'éveiller quelque inquiétude chez le Câpre, qui ne connaissait guère son aïeul, ils s'abstinrent de lui en communiquer la remarque, comme ils ne firent aussi que plus d'instances pour l'engager à rester avec eux, sinon toujours, du moins jusqu'au lendemain. Mais il parut si décidé, et témoigna tant d'envie de reprendre sa route qu'il fut impossible de le retenir davantage.

La bonne Marie lui adressa ses souhaits, Frême lui fit passer le pont du vieux nègre, et voulut l'accompagner jusque sur l'autre versant du morne. . . . .
. . . .

Dans un ravin profond et boisé, non loin de là, venaient de se poster deux hommes basanés, misérablement vêtus, mais armés

jusqu'aux dents, sans compter trois ou quatre dogues qui se tenaient près d'eux en manière d'avant-garde.

— Les as-tu bien vus? — dit tout bas à son compagnon l'un de ces hommes qui s'étaient tous deux tapis dans la broussaille et lorgnaient d'un regard de chat tigre le creux sillon du ravin.

— Pardi? — répondit l'autre, — j'étais niché sur le grand palmiste; et je crois que de là on pouvait bien pointer les gibiers, pas avec la carabine, bien entendu. Ils ont gagné le mamelon qui donne sur cette pente; il n'y a pas de doute qu'ils descendent maintenant...

— En ce cas, ils sont à nous, — reprit le premier, — car, à moins de faire la dégringolade comme celui de ce matin, ils n'ont pas d'autre escalier qu'ici... Mais chut! j'ai comme entendu quelque chose! — Tiens bien les chiens!...

. . . . Le Câpre et son hôte arrivaient dans l'embuscade....

— Halte-là ou sans quoi mort! — leur cria une voix immonde; et aussitôt, les chiens et les hommes armés se montrèrent.

Surpris par cette attaque imprévue, le Câpre resta court et se défendit à peine.

Mais, à la vue du danger, à la pensée de Marie, Frême bondit, se dressa comme un lionceau devant les assaillants; sa force et son courage se triplèrent.

— Oh! voilà bien votre travail! — s'écria-il avec un dédain plein de rage. — Vous n'êtes bons que pour surprendre. Mais, lâches que vous êtes, vous ne m'aurez pas en vie!...

Et nul ne pouvait l'approcher; car il s'était emparé d'un des dogues, qu'il brandissait autour de lui, comme s'il jouait avec l'arme dangereuse du fléau; s'en servant ainsi contre

les autres, il ne tarda pas à les mettre tour à tour hors de combat !

— C'est trop fort! — dit l'un des chasseurs. — Il faut en finir avec sa capture vivante.

Et il le coucha en joue à bout portant.

— Grâce! ne le tuez pas! il se rendra!...

Mais le Câpre eut à peine jeté ce cri, tout en cherchant à se dégager des mains de celui qui le tenait, qu'un coup de feu partit, la balle siffla dans l'air... Frême avait disparu... Il ne faisait plus qu'un avec le chasseur, que d'un bond il venait de saisir au cou.

Enveloppé aussitôt comme par un serpent, l'assaillant homicide abandonna sa carabine. Il s'arma d'un poignard. Mais, perdant la respiration et l'équilibre, il tomba, tel qu'une masse inerte, avec celui qui l'étreignait de ses membres de fer, dans le bourbier du ravin, où dès lors le groupe resta

muet, immobile, ainsi qu'une pétrification.

Et le Câpre et l'autre chasseur, qui s'embarrassaient mutuellement de leur côté, n'avaient pu prendre part à cette lutte terrible, d'ailleurs si prompte qu'elle dut passer presque inaperçue. Cependant, à la chute des deux corps, ils accoururent, quoique accrochés aussi l'un à l'autre, pour tâcher de les dégager, de les secourir.....

— Oh! bon Dieu, quel malheur! — s'écria le Câpre. — Il est mort!...

Rendant du sang par une large blessure au côté gauche, le corps de Frême, qui se trouvait sur l'autre, était tout roide et contracté; mais il tenait encore étroitement serrés, et le bras armé du poignard et le col du chasseur, dont la bouche entr'ouverte, la langue bleuâtre, ensanglantée, pendante, et les yeux injectés, gonflés, tout ternes, sortis de leurs orbitres, offraient les caractères d'une affreuse strangulation. On

tourna et retourna le triste groupe sans pouvoir arracher les mains de Frême d'où elles s'étaient fixées. Du reste, ainsi que son adversaire, il ne donnait plus aucun signe de vie.

Oh! bon Dieu! quel malheur!... Il est mort!... Et sa pauvre femme!

— Voyons! voyons! vas-tu bien finir! — répliqua durement le chasseur en secouant le Câpre, qui était agenouillé pleurant sur le corps de Frême. — Jusqu'où vas-tu le plaindre, vilain magot? Il a tué mon camarade, contente-toi de ce qu'à mon tour je ne te tue pas.... Mais,... si tu m'impatientes,... tu verras bientôt l'affaire... Heim! et avec ça que tu me gênes pour lui couper les pattes à ce tigre-là, à ce mauvais sujet de nègre... Allons! sors de tes grimaces; en avant et marche! où sans quoi gare à ta peau, que j'ai bien envie de tanner, pour t'apprendre à le plaindre et à venir faire le libre ici...

A la suite de cette terrible injonction, il

fallut bien quitter le lieu ; mais le Câpre, en s'en allant devant le chasseur, répétait encore avec un profond désespoir :

— Oh ! bon Dieu ! quel malheur !... Il est mort !... et j'en suis la cause !



Tony de B. del. Félix.

LA CAPTURE.

X.

LA CAPTURE.

Il pouvait être, d'après la position du soleil, cinq heures et demie du soir, quand le Câpre et le chasseur quittèrent le lieu de la scène. Rudement mené par son impitoyable capteur, le malheureux marron était obligé

d'aller vite. On avait pris la route la meilleure et la plus courte, il est vrai, pour descendre et sortir des mornes. Mais, rompu par les fatigues et toutes les émotions de la journée, il succombait sur ses jambes; et, n'en pouvant plus, rendu au pied des Salazes, il demanda par grâce à se reposer un peu ; il reçut une poussée brusque avec ces paroles :

— En route! mauvais lapin!... Tu prendras tes aises dans le terrier de ton maître; mais pas dans mes griffes... Eh! à propos, où demeure-t-il ton maître?

Le Câpre garda le silence.

— Dis donc! veux tu répondre?..... Ah! tu fais la sourde oreille! Eh bien! je te vas conduire tout droit à la police... et tu auras double ration...

Cette menace, faite autant dans l'intérêt du capteur que du marron, puisqu'à la police, pour l'un, le prix de la capture allait

être moindre, et, pour l'autre, le châtiment double, étant à recommencer chez le maître, finit par produire son effet sur l'esprit du Câpre, qui répondit à la demande réitérée du chasseur :

— Sainte-Suzanne.

— Son nom ?

— Zézé Delinpotant.

— Ah ! ben ! ton carri ne sera pas mal assaisonné, mon garçon! tu peux t'en flatter; car je connais ton maître; et, s'il y a de l'impotent dans la famille, il n'y a bigre pas de manchot !

— Pour mal faire...

— Vraiment ! tu appelles ça mal faire, d'étriller des gars comme toi !..

— C'est bien pour vous,.. ça fait des marrons,... vous avez de l'argent au bout....

— Ah! ça! est-ce que tu raisonnes par hasard? Attends! je vas te donner tout à l'heure de l'*argent* sur ton dos, chien de nègre! Allons, double le pas! file! et rondement!... Plutôt de faire le farceur, vilain crapaud, songe à la danse que tu vas recevoir!

Ainsi poussé, en face d'une si triste perspective, le Câpre s'en allait comme un criminel qu'on pousse à la mort. Il avait les pieds nuds, tout ensanglantés, il pouvait à peine les porter l'un devant l'autre; il faisait des efforts inouïs pour marcher, et chaque pas était un supplice affreux. Enfin, après sept heures d'une telle horrible marche, il arriva avec son capteur à Sainte-Suzanne, et, vers une heure du matin, à l'habitation Zézé Delinpotant déjà décrite. Ils y entrèrent par la grande allée. Le maître était absent. On alla au commandeur, puis au régisseur, et celui-ci dormait de même qu'on avait trouvé l'autre. On frappa à sa porte...

— Qu'est-ce que c'est?

— On vous ramène un lièvre !

— Bon ! bon ! Attendez ;...

Le régisseur, qui était un homme grand, blême et maigre, avec de petits yeux enfoncés, de longs cheveux plats tirant sur le gris fauve et tombant en filasse sur les pommettes nuancées et pointues de ses joues creuses, sortit peu après, et voyant le Câpre :

— Ah ! c'est vous, Monsieur ! — lui dit-il d'un ton goguenard et en le secouant par l'épaule. — Eh bien, vous avez fini votre promenade !.. Mais c'est tout de même un peu vexant, n'est-ce pas ?—vouloir prendre l'air, et se trouver aussitôt les ailes empaillées, sans compter ce qui vous attend en cage !.. — Changeant de ton : — Triste oiseau ! vilain garnement ! tu me payeras cela ! je te donnerai de la promenade, pour te laisser attraper, et nous faire dépenser plus que tu ne vaux !.. — S'adressant au capteur : — Combien je vous dois pour ce mauvais singe ?

— Quinze francs, Monsieur; et ce n'est pas cher...

— Oui! vous trouvez cela! Mais je ne vous donnerai que deux pièces de cent sous...

— En ce cas, je le conduis à la Police, —répliqua le chasseur. L'animal sera mis en fourrière à la chaîne publique, il travaillera pour la commune, et, au bout du compte, vous verrez combien cela vous coûtera par jour avec la capture jointe. Mais en vous demandant quinze francs, Monsieur, je n'ai pas même dit assez, car le lièvre m'a donné beaucoup de mal; comptez qu'il a été pris dans les Salazes, et qu'encore il était avec un autre qui a tué mon camarade et nos chiens. Je pourrais bien vous le faire perdre, vous le faire confisquer par la justice, en le livrant avec cette bonne note...

— Allons! tenez, voilà vos quinze francs, et sautez la borne! — reprit brusquement le régisseur en jetant trois pièces de cinq francs au chasseur de nègres, — puis mena-

çant le Câpre, il ajouta : — Mais tu me les payeras double!

— Kaborda! — dit-il alors au commandeur noir, qui se tenait avec un long fouet à quelques pas de là. — Je vous recommande ce monsieur qui s'amuse à faire le libre. Il aime le grand air, à ce qu'il paraît. Vous lui en donnerez; et, pour commencer, en attendant que nous fassions son compte demain matin, vous le mettrez au bloc par le cou, et dans le même gîte que les autres promeneurs d'hier au soir, pour qu'il ne s'ennuie pas trop, — entendez-vous?

— Bien! Monsieur! — répondit l'exécuteur, en s'emparant du pauvre Câpre et en le conduisant à l'infernal cachot.

Oui, c'est cela aux Colonies. — L'arbitraire du commis sur le point des châtiments, s'il n'est pire, ne le cède en rien à celui du maître. En l'absence de celui-ci, l'autre coupe, tranche dans la malheureuse gent esclave, comme dans un chiffon à char-

pies. Il invente des tourments, il augmente les peines, il renchérit sur tous les sévices jusqu'à la mort inclusivement. Et, en cela, le régisseur de l'habitation Zézé Delinpotant n'était pas le moins cruel, car, outre ses appétits féroces, il avait à contenter le patron, qui, pour ses esclaves, ainsi qu'on a pu le voir par l'allusion grotesque du chasseur, était d'une inhumanité, d'une barbarie proverbiale. Aussi, depuis le régisseur, jusqu'au dernier des chefs de bandes de cette habitation, — ce n'était à dire vrai qu'une hiérarchie d'impitoyables bourreaux !

— Tu veux donc faire le blanc, mauvais noir ! — dit au Câpre celui qui le conduisait. — Qui t'a fait voler la journée du maître et t'en aller d'ici ?... Tu ne parles pas ?... Mais c'est moi qui vas t'arranger... Ah ! nous allons voir un peu si tu auras l'envie encore de refaire ton blanc !..

— Blanc de quoi ? — finit par répondre le pauvre diable impatienté de tant d'ignominies. — Vous n'êtes pas plus blanc que

moi, et vous faites plus que le maître; vous n'êtes bon que pour remettre toujours du sel, au lieu d'avoir pitié...

— Pitié de qui? — des animaux comme toi! on a pitié à grands coups de rotin!...

— Eh bien! si l'on n'a pas pitié, pourquoi l'on ne tue pas tout de suite, plutôt que de faire souffrir à petit feu...

— Tiens! parce que ça plaît! et, après tout, si l'on te tue, ce ne sera jamais qu'un failli nègre à remplacer, comme le vieux mulet qui crève au manége...

—Mais ce sera fini pour moi, et de l'argent à dépenser pour le maître!...

— Ah! bah! le maître est riche et se fiche bien de ça!

— Oui! si son cœur, sec pour nous, n'était pas tendre devant l'argent!..,

— Allons! tais-toi! voilà! ce qui te fera...

Et le commandeur ne put achever; — la porte du cachot où ils arrivaient se montrant toute fracturée! ouverte!

— Ah! bon dieu! — s'écria-t-il, tout ahuri de cette circonstance; — voyez ce qu'ils ont fait ces démons-là! Ils ont tout cassé, brisé!.. Qu'est-ce que va dire le régisseur, le maître, à présent? C'est sur moi que tout ça va retomber!...

— N'y a pas de fer ni de pierre... pour le cœur qui désire... pour la tête qui pense, — murmura le Câpre.

— Qu'est-ce que tu dis-là? reprit brutalement le commandeur. — Je te ferai voir qu'il y a encore du fer et de la pierre pour toi! Allons, entre! —ajouta-t-il, en poussant le patient dans l'intérieur du lieu maudit. — Tu payeras pour tous ensemble!..

En effet, trouvant le bloc où l'on avait

enserré les trois Madagasses entièrement démonté, l'implacable commandeur fit peser tout son dépit sur le pauvre Câpre. Il le conduisit dans l'un des coins de l'abominable cachot, et là, il l'attacha par le col et les quatre membres, à des chaînes et des anneaux de fer cramponés dans le mur; et puis ,comme pour couronner l'œuvre barbare, par quelque chose encore de plus révoltant, il lui dit tout en se retirant avec une figure de satyre:

— Maintenant, Monsieur le libre, vous pouvez prendre l'air,... si ça vous dit,... faire comme les autres...

Hélas! faire comme les autres! — en eût-il les moyens, il n'en aurait eu ni l'envie, ni la force! Accablé comme il l'était le malheureux, que pouvait-il demander alors, si ce n'est un peu de repos? Aussi, pour toute réponse:

— Laissez-moi tranquille! — jeta-t-il à l'exécuteur, avec cette expression d'indiffé-

rence qui peint tout un état d'abattement; et, malgré ses ressouvenirs irritants, ses souffrances actuelles, ses pieds saignants, son corps tout endolori, enfin sa position fatigante, incommode, presque verticale, succombant bientôt au besoin le plus impérieux, celui de dormir, il s'affaissa au milieu de ses chaînes et tomba dans ce sommeil lourd, profond, mais rêveur, agité, qui arrive à la suite d'un grand tourment, d'une grande fatigue...



Fauchery del. Félix.

LES RÊVES.

XI.

LES RÊVES.

Et, dans ce sommeil, le Câpre, assailli par les ressentiments de la veille, fut reporté aux faits les plus émouvants, les plus tristes, et toutes les scènes qui s'en formaient, auxquelles l'initiait la fièvre des songes, scènes repro-

duites et productions bizarres de son esprit malade, passaient une à une dans le tableau de sa pensée avec toute la magie de la réalité.

Il se croyait encore à la *Réunion du grand Tamarin*, et, parlant à ses camarades, il les adjurait de ne pas tenter le soulèvement, ni d'aller s'aventurer sur la mer; de se faire plutôt marrons dans les mornes, d'attendre l'émancipation promise.

Et puis, malgré ses instances, il les voyait prendre une frêle barque et partir; et, tout en s'en allant, libres, joyeux, dans leurs pays, lui adresser des adieux avec des reproches qui lui disaient :

— « Vois où tu es?.. Tu n'as pas voulu nous écouter, nous suivre... Tu as mieux aimé plaider contre nous, rester près des maîtres... à quoi cela t'a avancé?... Tu as été chassé, traqué comme un cabri sauvage... Tu as craint de mourir, et tu as été cause de la mort de cet homme hospitalier et brave... de la mort de Frême...

Et chacune de ces paroles, en frappant son entendement, passait par toutes ses fibres, et produisait en lui une sorte de vibration générale, galvanique, étrange; et ses yeux, ses lèvres s'agitaient, tous ses muscles se mouvaient, et il faisait des efforts comme quelqu'un qui voudrait voir, parler, agir de ses membres, et qui ne le pourrait pas; mais, au nom de Frême, son émotion fut si vive et si poignante, qu'il sortit de cette lutte par un mouvement violent qui fit bruire ses chaînes, et il s'éveilla aussitôt en murmurant d'un ton douloureux :

— Hélas! oui, c'est bien vrai! je suis cause de cette mort... de la mort aussi peut-être de la femme et de l'enfant abandonnés là bas sans secours!.. Oh! je ne m'en consolerai jamais!..

Et, tout couvert de sueur, agité d'un tremblement nerveux, il tournait et retournait ces pensées tristes dans son esprit comme pour les adoucir; mais plus elles se reproduisaient, plus elles s'assombrissaient, plus

il se désolait de la position de Marie et de son enfant, qu'il se voyait dans l'impossibilité d'aller secourir. Cependant ses idées s'embrouillèrent, sa tête s'appesantit bientôt et il se rendormit...

Alors il vit Frême apparaître sur un des pics salaziens.

Mais Frême avait une grandeur surhumaine, et, au lieu d'une seule blessure, il en portait plusieurs à droite et à gauche de la poitrine.

Et ces blessures étaient béantes, larges et profondes, telles que des gouffres sous-marins, et lançaient, avec la force que la baleine souffle l'eau de ses narines, des colonnes de sang, qui couraient dans l'air, comme d'immenses fusées rouges, et tombaient en rejaillissant sur tous les points de l'île.

Et les habitants effrayés se sauvaient, se cachaient dans la cîme des arbres et les caves des maisons et les antres des rochers. Mais

c'était en vain, car nul ne pouvait se soustraire à ce cataclysme de sang qui tombait, qui pénétrait, qui s'infiltrait partout.

Et, à mesure qu'il imprégnait, qu'il submergeait l'île, on voyait Frême grandir, ainsi que ses blessures et les colonnes sanguines qu'elles lançaient... Bientôt tout le pays ne fut plus qu'un vaste lac de sang agité par une multitude d'hommes qui se débattaient à la surface...

Frême avait disparu comme un arc-en-ciel.

Mais à l'endroit même où il s'était montré, sortit une femme blanche, belle, magnifique, avec les traits de Marie, avec un enfant à la mamelle.

Et cette femme éleva l'enfant au-dessus de sa tête, ainsi que le prêtre le fait à l'hostie, et incontinent, tous ceux qui se débattaient dans le lac de sang prirent la couleur de l'enfant, laquelle était un mélange de noir,

de blanc, de jaune et de rouge, à peu près semblable à celle de certains orientaux ou mulâtres.

En même temps une voix se fit entendre, et cette voix, qui semblait venir du ciel, dit des paroles que le Câpre ne put comprendre, sur ce changement, cette unité de couleur, le sort, l'avenir des diverses races coloniales.

Et la femme disparut avec l'enfant comme Frême. En disparaissant, elle laissa échapper une goutte de lait de son sein maternel.

Et cette goutte de lait tomba et s'étendit sur tout le lac de sang, qui aussitôt changea de consistance, de teinte et de forme; il devint un sol couvert d'arbres et d'animaux, un pays accidenté, riche et fertile, pays où il n'y avait plus aucune différence de couleur ni de conditions parmi les habitants, où tous ils étaient libres; où, loin de chercher à se faire la guerre, à s'esclaver, à s'entre-détruire, ils paraissaient au contraire

heureux de se rencontrer, heureux de se voir égaux, de s'aimer, de s'unir et de s'entr'aider.

Et le Câpre lui-même aussi avait changé. Il se voyait dans ce délicieux pays. Il était l'un de ces paisibles habitants. Mais, hélas! tandis qu'il jouissait ainsi de la bienheureuse transformation de tout son être et du bonheur général, la voix du commandeur se fit entendre, et, l'éveillant, vint le replonger dans la plus triste réalité! Il fut retiré de ses chaînes et conduit devant le régisseur; car l'heure terrible était arrivée, cette heure où nous avons vu la veille exposés sur la *plate-forme* et se tordre au *quatre-piquets* les trois autres malheureux dont nous allons maintenant nous occuper.



Faurhery del.   Félix.

Lith. Pascal, 11 r. de la Jussienne

L'ÉVASION.

XII.

L'ÉVASION.

Nous avons déjà parlé, dans notre récit, du *bloc* ou *courbari*. Nous serons obligé d'en reparler une fois encore pour l'évasion de nos trois Madagasses. Le *bloc* ou *courbari*, avons-nous dit, est un instrument de sup-

disloquer... C'est un badinage qui n'est pas doux ,... qui n'est pas facile...

— Allez toujours, frère ; vous avez fait un ; vous ferez bien deux.

— Oui ,... mais ,... ce vilain pied... n'est pas de même calibre que l'autre... Ouf! .. c'est tout de même étonnant... c'est beaucoup plus gros,... ça n'est pas si souple... et ça tient dur... Pourvu qu'on ne m'attrape pas ainsi avec une jambe hors du piége et l'autre dedans !

— Non, non, frère, tâchez encore un peu !

— Beaucoup plutôt!... Mais c'est égal, et quitte à casser, à démonter, il faut que ça vienne.... Hôé! hein! hôlà! ouf!..

— Eh bien! ça vient-il?

— Voilà, je crois... voilà!... Ibre!... C'est sorti !

— C'est sorti !

— Oui, mais ce n'est pas sans peine... la cheville est un peu endommagée... c'est égal... maintenant pour vous, frères...

Et ce disant, l'Antacime alla, tout en boitant, au cadenas du bout, qui se lève et s'abaisse à la façon de certaines barrières. Il fit tant, qu'il le rompit et délivra, ainsi qu'il l'avait dit, ses deux autres compagnons. Mais ce n'était pas tout; il fallait sortir du cachot, puis de l'habitation, et des indices non équivoques annonçaient qu'on ne dormait pas encore dans l'établissement; on pouvait à tout moment venir les visiter, les surprendre, et ils étaient dans une anxiété extrême. Enfin tout bruit cessa au dehors; ils se mirent en devoir de forcer les portes et d'évaquer les lieux; ce qu'ils firent avec une adresse, une précaution qui leur valut un plein succès, et en emportant avec eux quelques ustensiles du cachot, tels qu'un bidon de bois et des vases de coco, ainsi qu'une provision de manioc et de cannes à

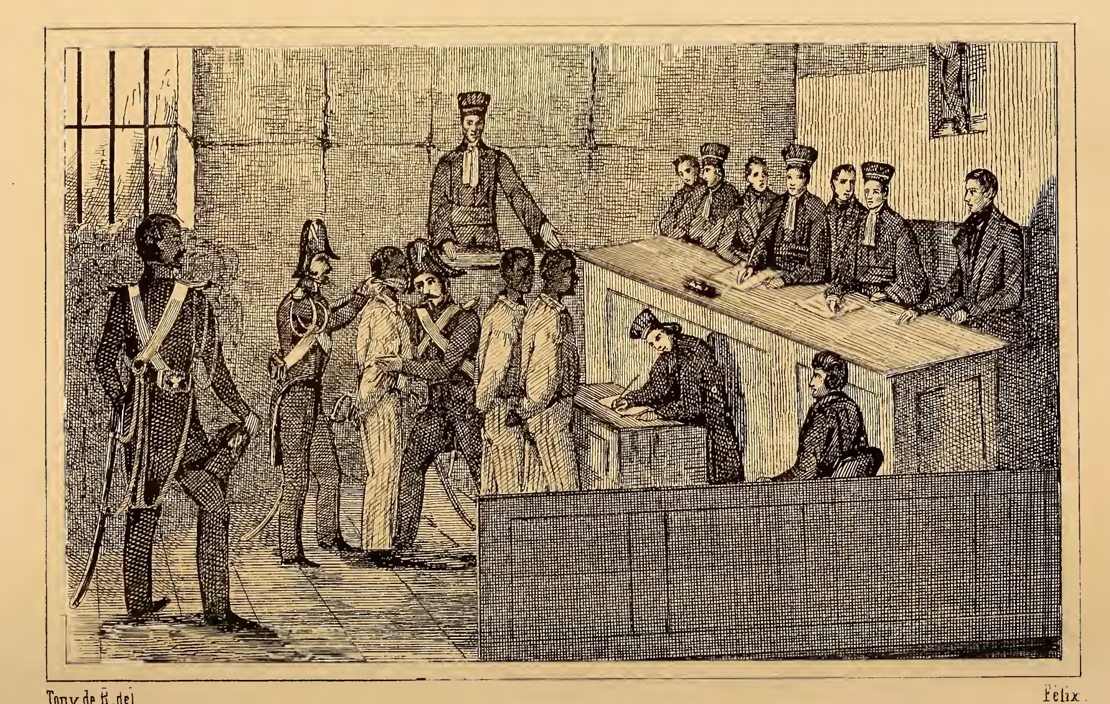
sucre qu'ils prirent sur l'habitation. — C'est environ une heure après que le chasseur de nègres et sa capture arrivèrent, et que l'on s'aperçut de l'effraction du cachot; mais nos trois Madagasses étaient déjà loin. On ignorait le chemin qu'ils avaient pris, et ce qu'ils allaient faire.

Le lendemain cependant, le bruit courut, à Sainte-Suzanne, qu'une barque, amarrée sur la berge, avait disparu pendant la nuit. Cette circonstance, annonçant presque toujours une évasion d'esclaves qui, dans l'espoir d'atteindre les côtes de Madagascar et d'Afrique, errent et se perdent sur les flots, mit en émoi toute la commune. On dépêcha plusieurs chaloupes à la recherche des fugitifs. On fit une enquête et des interrogatoires à l'effet de constater la nature de l'évasion et de s'assurer si elle ne provenait pas d'un complot qui aurait encore des ramifications dans l'île. On ne put rien découvrir. On ne sut même pas quels étaient ceux qui avaient pris la barque. Le Câpre se garda bien de souffler mot du projet de

ses camarades, et, la plupart des habitants ayant des esclaves en marronnage, il était impossible d'établir, sur la fuite en question, aucune certitude à l'égard des personnes.

Huit ou dix jours s'écoulèrent. M. Zézé Delinpotant avait fait sa déclaration d'usage à la police. On ne s'occupait plus de la barque fugitive. Une frêle embarcation vint échouer et se brisa sur un des récifs de *la Pointe des Galets*, à Saint-Paul. Les individus qui la montaient s'étaient jetés à la mer; et, battus par la lame, ils arrivèrent presque mourants à terre. Ils paraissaient, en outre, avoir beaucoup souffert; et, comme ils étaient noirs, on les arrêta, on les interrogea. Ils répondirent d'une manière évasive. On les prit pour des nègres évadés de l'île de France ou Maurice, et on les mit à la disposition du procureur du roi. Mais, conduits à Saint-Denis, ils s'expliquèrent et furent bientôt reconnus pour nos trois fugitifs, qui, dès même leur sortie du rivage, avaient failli chavirer.

L'embarcation prise par eux n'était pas celle qu'avait lorgnée l'Amboilame; ne l'ayant pas trouvée, force leur fut de s'emparer de la première qu'ils virent inoccupée, et c'était une mauvaise petite barque non pontée: aussi quand il fallut traverser les lames qui se forment et déferlent à la rive, ils furent mouillés jusqu'aux os et leur pirogue se remplit à couler bas. Cependant ils la vidèrent et gagnèrent le large. La mer était belle: ils firent du chemin, ils perdirent de vue la terre de leur esclavage; et, joyeux, ils chantaient des chansons de leur pays, pensant bientôt le revoir. Mais ils n'avaient rien pour guider leur marche. Ils croyaient aller droit sur Madagascar, ils ne faisaient que tourner autour de la colonie qu'ils voulaient fuir; et ils n'avaient de vivres que pour fort peu de jours, et la faim et la soif ne tardèrent pas à se faire sentir, de même que les mauvais temps. Faibles, harassés de fatigues, assaillis par les bourrasques, ils furent poussés vers la terre. En la voyant, ils sautèrent de joie. Les malheureux croyaient toucher à leur pays, tandis qu'ils retombaient sur le sol maudit.



Tony de B. del. | Félix.

LA CONDAMNATION.

Lith. Pascal, 11, r. de la Jussienne

XIII.

LA CONDAMNATION.

A la nouvelle du naufrage et de l'arrestation des trois Madagasses, une certaine rumeur éclata parmi les habitants de l'île, lesquels se réunirent, tinrent des conseils, et les plus influents, se présentant aux auto-

Pendant ce temps, l'échafaud se dressait au bord de la mer, au lieu même où la barque fut prise, et le bourreau faisait ses préparatifs, aiguisait sa hache; car la dernière fois qu'il eut à s'en servir, il en donna sept coups sur le col du patient sans pouvoir terminer l'affreuse opération: il n'y parvint qu'en sciant, pour ainsi dire, et il ne voulait pas voir se renouveler le désagrément d'une telle besogne.

L'exécution devait se faire le jour même. A cause de ses apprêts qui demandaient quelques délais, elle fut remise au lendemain matin. Les habitants en reçurent avis, en même temps qu'il leur fut enjoint d'envoyer chacun une partie de leurs esclaves, à l'heure et à l'endroit indiqués pour le supplice, afin de les faire profiter du spectacle.

Or, le lendemain, dès la première apparence du jour, l'exécuteur, accompagné d'aides et de gardes, pénétra dans le cachot des condamnés. Il les trouva encore endormis; et, en les éveillant, il leur dit :

— Excusez, mes amis, si je vous dérange,... mais l'heure est arrivée...

— Excusez, pourquoi? — reprit le Sçacalave; — c'est nous plutôt à vous demander pardon de la peine, — à vous prier, ici comme là-bas, sur la grande table, d'aller vite, de ne pas trop nous faire languir...

— Oh! soyez tranquilles, braves enfants, j'ai eu soin de l'outil... vous avez du courage... vous ne m'embarrasserez pas et ça ira vite, — répondit l'exécuteur tout en liant les bras des victimes, en les préparant à leur holocauste.

Une fois l'œuvre préparatoire achevée, on les sortit du cachot; et, les faisant passer par des corridors remplis de noirs enchaînés, on les conduisit sous la voûte de la grande porte de la geôle où les attendait un piquet de gendarmerie...

— Avant de partir pour toujours, — dit alors l'un des trois au concierge de la pri-

son, qui venait de terminer les dernières formalités, — nous vous demandons une grâce... vous êtes un brave homme;... vous nous avez donné à boire et à manger comme nous n'avons pas eu de notre vie,... et vous ne nous avez pas tracassés... Faites-nous donc le plaisir de recevoir nos adieux et remercîments... de prendre pour la première et la dernière fois un petit verre d'arack avec nous... »

Le concierge, qui était un bon et ancien militaire européen, n'eut garde de refuser; il trouva chez eux tant de courage, de résignation et de malheur, qu'il sentit ses yeux et son cœur se gonfler: il fit plus que de prendre un petit verre avec eux, il leur donna une poignée de main comme à des frères d'armes sur le point d'être fusillés.

Le départ ordonné, les portes de la geôle s'ouvrirent, et le triste cortége se mit en marche. Les trois victimes s'en allaient à pied et d'un pas ferme, entre une haie de gendarmes et de gardes de police. Le bour-

reau, qui marchait derrière elles, les tenait par une corde et portait sur le dos, à la façon d'une gibecière, un grand sac de vacoua d'où l'on voyait sortir le manche du fatal instrument.

On avait, pour se rendre à l'endroit du supplice, environ quatre lieues à faire ; et, tout le long de la grande route de Saint-Denis à Sainte-Suzanne, était accourue une foule d'individus de tous sexes, de toutes conditions, de toutes couleurs, les uns par obligation, les autres par plaisir et curiosité : ceux-ci ricanaient au passage des fugitifs voués à la mort, et leur lançaient des quolibets plus ou moins impitoyables sur leur évasion manquée ainsi que sur l'horrible sort qui les attendait ; ceux-là, tout au contraire, les regardaient avec commisération, les plaignaient, pleuraient au fond de leur âme ; mais, quelles que fussent leur douleur et leur révolte intérieures, ils se gardaient de les témoigner et se taisaient ; tandis que les trois infortunés, calmes, tranquilles, résignés, passaient sans s'occuper des regards

et des paroles de la multitude, comme aussi sans montrer ni bravade ni faiblesse; et plus ils approchaient du lieu fatal, plus ils paraissaient se fortifier dans la pensée de leur sacrifice, et plus également la foule grossissait et devenait compacte d'esclaves envoyés de tous les bords.

On était au mois de juin, le jour avançait, le soleil était brûlant; toutefois de gros nuages, qui traversaient la zone, interceptant les rayons solaires de temps à autre, rafraîchissaient l'atmosphère, ainsi qu'une brise humide soufflant du sud-est, et permettaient au cortége de ne pas se ralentir.

Cependant, après trois heures de marche, il fallut faire une pause, et l'on s'arrêta pour se remettre, en un lieu dit *le bel Air*, lieu charmant, mais d'où l'on pouvait voir, en avant, dans le lointain, de l'autre côté de la rivière, le lugubre plancher, en forme de table quadrangulaire, avec un petit escalier à gauche, s'élever sur la berge marine...



Tony de B. del. Félix.

L'EXÉCUTION.

Lith. Pascal, 11 r. de la Jussienne

XIV.

L'EXECUTION.

Au bout d'un moment de repos, les victimes et leur escorte se remirent en route; il n'y avait guère plus qu'un quart de lieue à faire, et les spectateurs se pressaient davantage, se multipliant toujours. Mais, parmi

tous ceux qu'agitait l'événement, deux hommes, venant du haut de Sainte-Suzanne et transversalement à la route, un nègre de taille moyenne, ayant pour tout vêtement une mauresque serrée aux reins, avec un autre noir également accoutré, mais aux formes grandioses, athlétiques, couraient à toutes jambes pour arriver à temps...

— Ah! — se disaient-ils parfois avec un certain dépit; — il sera trop tard!... ce sera fini!..

Et, tout en allant de la sorte, ils montaient sur chaque éminence qu'ils rencontraient, pour tâcher de découvrir le grand chemin et les acteurs de la triste cérémonie...

— Oh! les voilà! — s'écria bientôt l'un d'eux; — j'aperçois les fusils; mais, quel dommage! ils sont déjà au bord de la rivière, et nous n'aurons pas le temps de les attraper!...

— C'est égal! — reprit l'autre; — allons

toujours! la marée peut les retenir, et nous les gagnerons en tournant la cascade...

Ils coupèrent en effet par une masse élevée de rocher, d'où le torrent fait sa chute; et, rendus de l'autre bord, ils prirent une ligne parallèle au cours de l'eau, qu'ils se mirent à poursuivre de toutes leurs forces. Mais ceux qu'ils voulaient atteindre avaient passé la rivière et les devançaient encore de près d'une demi-lieue. Ce voyant, nos deux coureurs se hatèrent davantage; et, dans leur empressement, ils traversaient les champs, les enclos, sans s'inquiéter des maîtres, et sautaient les fossés, les ruisseaux, comme s'ils avaient des ailes...

— Oh! j'ai comme entendu un coup de canon! — dit avec effroi et en s'arrêtant le moins grand des deux nègres.

— Ce n'est pas possible! — répondit l'autre, et il redoubla de vitesse.

— Ecoutez! entendez-vous le tambour!...

Bon Dieu! bon Dieu! nous arriverons trop tard!... Ils sont perdus!... C'est fini!...

Mais le grand nègre n'entendait plus. Lancé tel qu'un cerf, il employait les derniers efforts de son agilité, de son énergie puissante... Laissant son camarade loin derrière, il arriva bientôt au grand chemin, où, tel qu'un énergumène, abordant, fendant aussitôt la foule, il criait d'une voix de tonnerre :

— A moi, mes amis! venez! venez! ne laissons pas tuer des innocents! venez, suivez-moi!

Alors, d'un bout de la multitude à l'autre, il y eut une secousse, un ébranlement subit, général, en même temps qu'un bruit sourd, grondeur, semblable au bruit de l'Océan en courroux, s'en éleva et bourdonna dans l'air. Le courage et la parole du grand noir avaient vibré dans la masse esclave, et cette masse, qui naguère n'osait faire un geste, ni dire

un mot, d'inerte, silencieuse et craintive qu'elle était, devint tout à coup active et menaçante, et voulut suivre, comme un seul homme, celui qui venait de lui communiquer l'étincelle électrique.

Mais les affreuses exécutions n'avaient-elles pas commencé? Quel pouvait être ce lugubre signal de canon et de tambour entendu au loin?...

N'importe! l'élan était imprimé; il fallait agir, et, derrière, à droite, à gauche, on se poussait, on se pressait contre le grand noir, tandis qu'au-devant on lui livrait passage; et l'on arriva tel que des vagues ameutées; amoncelées les unes sur les autres, on fondit sur la place homicide... En un instant, la ligne de gendarmes et de gardes de police qui l'enceignait fut rompue, dispersée, de même que les curieux portant souliers, c'est-à-dire libres, saisis d'une terreur panique, avaient fui de toutes parts; et l'on se rua sur le plancher sacrilége, où le sang innocent ruisselait, où déjà la tête et les membres

de deux hommes étaient séparés de leurs troncs, et le bourreau traqué, renversé parmi leurs restes tout palpitants encore, fut contraint de lâcher la dernière victime qu'il allait immoler!

Au même moment, le compagnon du grand noir, faisant des efforts inouïs pour percer la foule, arrivait au lieu de la scène, et deux cris éclatèrent à la fois:

— C'est vous, frère Sçacalaye!

— C'est vous, frère Créole!

Et le Câpre et la victime sauvée s'étaient précipités dans les bras l'un de l'autre, en même temps que la multitude, aguerrie par sa victoire autant qu'exaspérée par le spectacle affreux du supplice, appelait la révolte et demandait une vengeance générale.

Mais cette effervescence se calma bientôt sous la parole du grand noir, de celui-là même qui en avait donné l'impulsion géné-

reuse, lequel n'était autre que Frême, poignardé par le chasseur de nègres et laissé pour mort au milieu du bois.

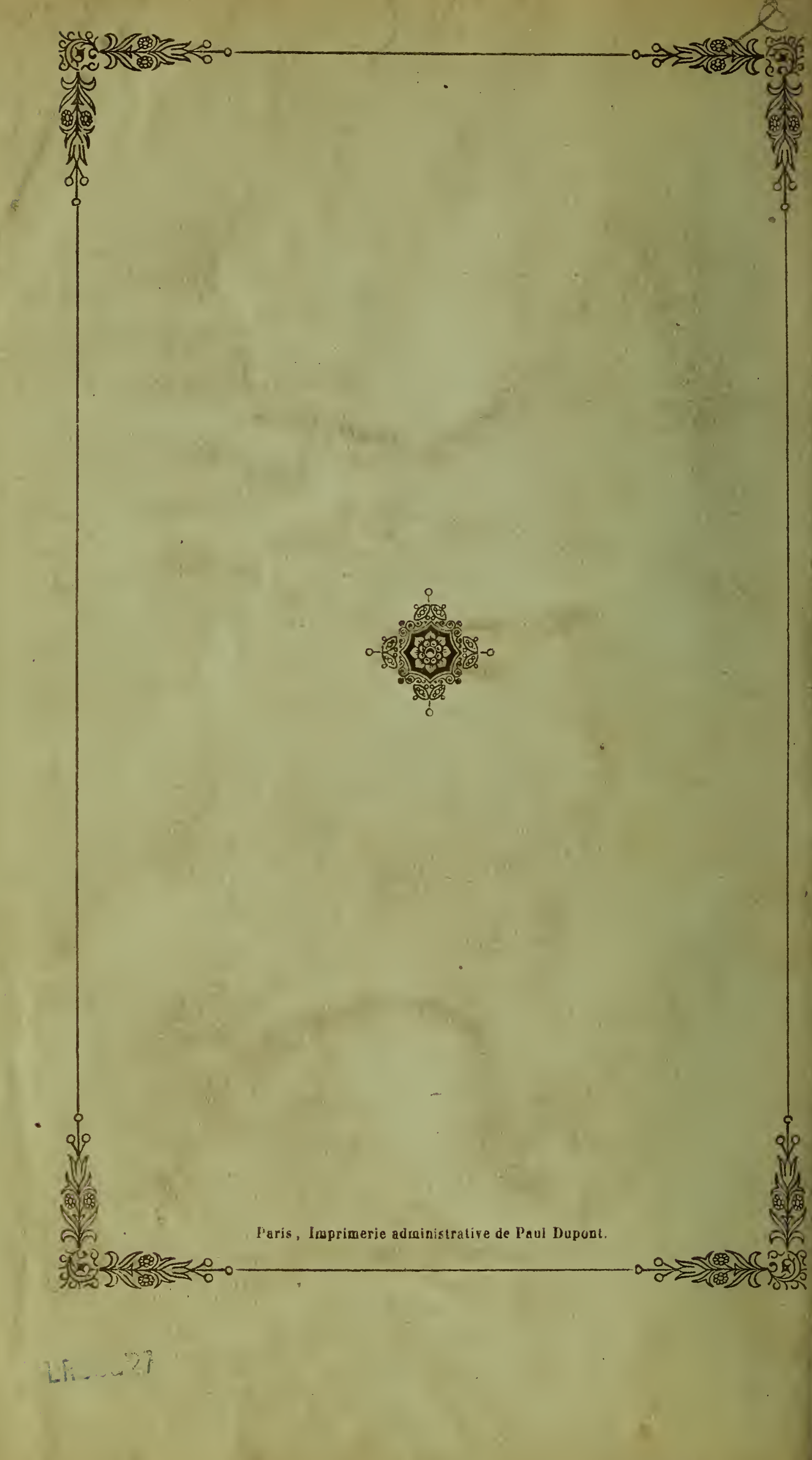
Retrouvé miraculeusement guéri de sa blessure, et prévenu de la condamnation des trois Madagasses par le Câpre, qui, dans le but d'aller secourir Marie et son enfant, avait fini par s'échapper des chaînes de l'habitation Zézé Delinpotant, Frême ne put résister à l'élan de son cœur, au besoin de sauver ses frères, et c'est ainsi que fut prise cette résolution héroïque exécutée encore au péril de sa vie.

Frême, ayant apaisé l'émeute, invita les moins compromis, et c'était la généralité, à rentrer chez leurs maîtres, en leur donnant l'espoir d'une prochaine délivrance; et les autres, au nombre de cent environ, y compris le Câpre et le Sçacalave, il les emmena avec lui aux Salazes et les plaça sur une crête de morne voisine de sa caverne. Il les disciplina et en fit une bande de Marrons aussi résolus qu'indomptables, bande

qui, démolissant le fait comme la théorie heureuse de la servitude noire, se recrute tous les jours, se grossit par les rigueurs du maître, et de laquelle Frême est encore aujourd'hui le vaillant chef.

FIN.

TABLE.



Paris, Imprimerie administrative de Paul Dupont.


LIBRARY OF CONGRESS
0 029 561 773 1